NERTHAL

MICHELET

SES AMOURS ET SES HAINES

SUIVI

D'UNE ÉTUDE SUR BEAUMARCHAIS ET SUR PERRAULT

PARIS

LIBRAIRIE DES SAINTS-PÈRES

83, RUE DES SAINTS-PÈRES, 83

Tous droits réservés

a4835623
TA
2376
.N27
MS
1906
SMRS

MICHELET

SES AMOURS ET SES HAINES

DU MÊME AUTEUR

Tristan et Yseult. — La Passion dans un drame Wagnérien. — 1 volume in-12 . . . . . **3 fr. 50**

Tannhæuser. — La Conscience dans un drame Wagnérien. — 1 volume in-12 . . . . . **3 fr. 50**

L'anneau du Nibelung. — L'Or dans un drame Wagnérien. — 1 volume in-12. . . . **2 fr. »**

NERTHAL

MICHELET

SES AMOURS ET SES HAINES

SUIVI

D'UNE ÉTUDE SUR BEAUMARCHAIS ET SUR PERRAULT

PARIS

LIBRAIRIE DES SAINTS-PÈRES

83, RUE DES SAINTS-PÈRES, 83

Tous droits réservés

Michelet reçut son empreinte au commencement du siècle dernier.

Le grand brasier qui allumait les imaginations de cette époque a jeté un reflet sur son œuvre et forgé sa personnalité. — Les cataclysmes ont pour résultat de stupéfier les uns et d'affoler les autres. La Révolution immobilisa certains Français, qui, dès lors, s'atrophièrent repliés sur eux-mêmes. D'autres tombèrent dans une sorte de délire, en proie à la divagation, portés à exagérer toute chose. Michelet fut de ceux-là. La Révolution échauffa singulièrement son cerveau. Elle lui attendrit aussi le cœur, car elle savait mêler les apitoiements

aux caprices cruels. Michelet dut au voisinage de la Révolution une recrudescence d'exaltation et de sensibilité.

Né à Paris en 1798, il devait mourir à Hyères en 1874.

A partir de 1818 il écrit le *Journal de ses lectures* et ses projets littéraires ; le *Journal intime*, de 1820 à 1822 ; le *Journal des idées et la liste des lectures*, de 1818 à 1829.

Viennent ensuite : *Tableau chronologique de l'histoire moderne* (1825), *Précis d'histoire moderne* (1827), traduction de *la Science nouvelle*, de Vico, jointe à une étude sur cet auteur, intitulée : *Principes de la philosophie de l'histoire* (1827), *Histoire romaine* (1831), *Leçons sur l'Institut des Jésuites* (1831), *Introduction à l'histoire universelle* (1831), *Histoire de France* en six volumes, s'arrêtant à la mort de Louis XI (1833-1843), *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel* (1837), *Collection des documents inédits relatifs à*

l'histoire de France (2 vol. in-4, 1841-1851), *Le prêtre ; La femme et la famille* (1844), *Le peuple* (1846), *L'histoire de la Révolution* (1847-1853), *Pologne et Russie* (1851), *Principautés danubiennes* (1853), *Légendes démocratiques du Nord* (1854), *Histoire de France* (1855-1867), *L'oiseau* (1856), *L'insecte* (1857), *L'amour* (1858), *Nos fils* (1859), *La femme* (1859), *La mer* (1861), *La sorcière* (1862), *La Pologne martyre* (1863), *La Bible de l'humanité* (1864), *La Montagne* (1868).

En 1884, on publiait : *Ma jeunesse*, le *Journal intime*, le *Journal des idées*, la *Liste des lectures*.

Il faut encore ajouter trois volumes de voyages : *Italie*, *Angleterre, Allemagne, Flandre, Hollande, Suisse*, et une traduction des *Œuvres de Luther*.

Sous cette nomenclature, incomplète d'ailleurs, bouillonnent une imagination pleine d'effervescence, un tempérament passionné !

SON HOROSCOPE

SON HOROSCOPE

Le père de Jules Michelet, tout fier, tout heureux d'avoir un fils, s'écria : « Si la République dure, ce sera Jules César, si le catholicisme renaît, ce sera Jules, pape. »

Jules Michelet devait avoir, en effet, une situation prépondérante, devenir un dictateur, un pontife, imposant aux yeux de beaucoup, infaillible aux yeux de quelques-uns.

Écoutons encore le père de Michelet. Il chante à son fils une chanson : « Mon fils sera mon consolateur », tel en est le refrain. Et le petit Jules, à ces mots, ne manque jamais de fondre en larmes. C'est le prélude d'une sensibilité maladive.

Plus tard, en écrivant *Ma Jeunesse*, il examinera ce germe de pitié qui se fécondait dans son âme obscure d'enfant : « J'étais à quatre ans tout nerveux, d'une sensibilité exagérée, maladive, incapable d'éviter la souffrance.... » Et encore : « C'est là que j'ai versé mes premières larmes de douleur, le jour où l'on emporta les petits de notre chatte pour les noyer dans l'égout.... Je ne sus jamais bien m'en consoler. Longtemps après, lorsqu'on essayait de m'en parler, j'éclatais en sanglots [1]. »

* * *

Dès le bas âge, le voilà parmi ces êtres irritables et tendres, dont les nerfs courent à fleur de peau, dont l'épiderme trop fin est près de se teinter de sang et qui crient quand on les touche. Ils semblent naître ayant déjà beaucoup souffert et comme ulcérés par des vies antérieures. Ils peuvent devenir chagrins et injustes. Ils ne sont point faits pour frayer avec les autres ; les nerveux ont, jeunes, cet ins-

(1) Cette phrase contient un autre indice. Elle nous avertit de la sympathie que Michelet professera pour les animaux.

tinct de s'écarter. On dirait qu'ils pressentent la rude épreuve des contacts, et d'avance ils se vouent à la solitude, à la solitude qui est le lot des poètes sensitifs et altiers, le refuge des infirmités, des délicatesses, des pudeurs et des amours-propres. — L'aptitude à la souffrance met à part, et aussi le sentiment que l'on est différent, soit que l'on se sente mieux, ou pire, ou simplement autre :

« Ce que j'aimais encore, s'écrie Michelet, c'était d'être seul. J'ai eu ce goût de la solitude dès ma plus tendre enfance. »

* * *

Les hommes célèbres ne viennent pas au monde sans être entourés de prophéties. On regarde en arrière, et leur avènement a été prédit, leur berceau est plein de symboles. L'enfance de Michelet s'écoula dans une église convertie en imprimerie. L'homme mûr devait écrire un jour :

« Assez de temples ! La voie lactée pour temple.... émancipons la vie divine. Elle est dans l'énergie humaine.... » Cette église désaffectée qui lui servit de berceau fut le symbole de son

âme ; de son âme religieuse, mais désaffectée pour ainsi dire.

* * *

En ce temps-là, il y avait deux manières de frapper l'imagination des enfants. On leur racontait que la Révolution était la gloire du pays, son plus bel acte de liberté, ou bien on leur détaillait ses vandalismes. Les uns y voyaient une hécatombe purificatrice, les autres une souillure. Et les enfants d'alors furent captivés, — j'allais dire émerveillés — par ceux qui avaient assisté à ces choses, horribles ou sublimes suivant que l'on avait été victime ou bourreau. Le petit Michelet suivait les leçons d'un vieux maître d'école « ardent révolutionnaire. » Il écoutait des récits enthousiastes, et son cœur, impressionnable entre tous, s'enthousiasmait aussi.

* * *

Jules Michelet était né de cette portion du peuple où se recrute non le serviteur, mais l'ouvrier qui prétend au labeur et à l'indépendance, qui a du courage, mais fuit la con-

trainte et ne recherche pas l'approbation d'un maître. Au demeurant, consciencieux et récalcitrant.

En 1800, un édit du Premier Consul réglemente les travaux de l'imprimerie, introduit la gêne pécuniaire et l'habitude des récriminations dans le foyer des Michelet. En 1851, un édit impérial forcera l'écrivain au chômage et répandra l'animosité dans son cœur. — Les événements se suivent et se ressemblent dans nos existences, parce que nous portons en nous les mêmes causes, parce que nous suscitons autour de nous des circonstances analogues, ou plutôt, parce que nous avons tous nos destinées.

Quoi qu'il en soit : l'église désaffectée, l'enseignement du vieux jacobin, l'ingérence intempestive du pouvoir officiel, voilà des coups de pilon qui enfoncèrent dans la cervelle enfantine une indélébile effigie.

*
* *

Regardez encore Michelet dans *Le Peuple*, dans *Le Journal*, et dans *Ma Jeunesse*.

Le Peuple est un aveu, *Le Journal* est un

sévère examen de conscience, *Ma Jeunesse* est un retour complaisant vers le passé.

Dans *Ma Jeunesse*, l'homme mûr se contemple, s'attardant au point de départ de toutes ses tendances.

Voici sa première joute en l'honneur des femmes : « Je retrouvais naguère dans mes vieux papiers de jeunesse le plan d'un livre que j'ai fait à dix-huit ans, entre deux devoirs d'écolier, pour réclamer en faveur des femmes quelques lois plus justes et plus humaines. »

Il salue maintenant son aube d'historien : « Je n'ai encore rien dit de cette impression d'enfant : je veux parler de l'impression que fit sur moi le musée des monuments français (détruits en 1815). C'est là, et nulle autre part, que j'ai ressenti la vive intuition de l'histoire. »

Religieusement, il écoute son premier hymne au soleil, au soleil qui devait tant exciter sa ferveur :

« Ce qui, dans ce premier hiver, me combla surtout de joie, ce fut de recevoir la visite du soleil. J'avais été si durement privé des fêtes de la lumière.... Que de fois la tentation m'est ve-

nue de joindre les mains et de le saluer dévotement comme un dieu ! »

Une fenêtre à guillotine avait failli l'assommer, il s'en souvient, et il enregistre sa propension à douer le monde inanimé d'une volonté consciente:

« Toute mon attention était pour cette fenêtre que j'avais vue marcher toute seule.... J'étais persuadé qu'elle avait voulu me faire du mal. »

Il constate avec plaisir l'importance de ses facultés imaginatives et la diversité de ses dons :

« Partout j'étais fêté, admiré.... Tantôt je devais être tel grand homme, tantôt tel autre, la grosseur de ma tête et les contrastes de mon caractère faisaient présager beaucoup. »

La « grosseur de sa tête » devait, en effet, troubler ses proportions, le poids des rêves l'entraîner et lui faire perdre l'équilibre ; le pencher vers les abîmes de l'utopie.

Il y eut en lui pléthore d'imagination. Il vécut « par la tête », cette portion exagérée de lui-même, où se localisaient tant de vertiges et de chimères !

*
* *

Dès lors, nous avons pressenti ses aptitudes remarquables et aussi l'opinion vaniteuse ou plutôt naïve qu'il en devait concevoir : larmes d'amour et de pitié, culte pour la patrie, sollicitude pour la femme, tendance à prêter à la nature une conscience, dévotion envers le dieu solaire et fécondateur, hypertrophie imaginative et désaccord des facultés, telle est l'analyse chimique se dégageant des dispositions natives, et dont toute la suite va vérifier l'exactitude. *Ma Jeunesse* en fournit les pronostics certains.

Mais cherchons encore d'autres signes précurseurs, continuons d'interroger les augures.

Jules Michelet est âgé de vingt-deux ans, et le 4 juillet 1820, il écrit cette phrase mémorable :

« Il n'y a qu'un seul bon moyen d'être éloquent, c'est d'avoir une passion, moyen dangereux si l'on ne sait la bien choisir.

« Il y a quatre passions qui peuvent élever l'âme : l'amour de la femme, l'amour de la patrie,

celui de nos semblables, enfin l'amour de Dieu. »

— Un homme jeune dresse avec détermination des plans qu'il ne réalisera pas, il établit avec assurance des professions de foi qu'il trahira. Mais il lui arrive de prononcer à son réveil une phrase vague dont il se doute à peine et qui est un présage sûr. Cette même phrase pourrait lui servir d'épitaphe et sceller sa destinée.

En pleine ardeur juvénile, dans cet élan prime-sautier qui essaie toutes les forces à la fois, Jules Michelet inscrit cette phrase définitive dans le journal qu'il écrit pour devenir meilleur et pour affirmer à son ami Poinsot sa confiance, le soleil levant de ce passionné devait être une glorification de l'effort et une apothéose de l'amitié : soif de perfectionnement et soif d'amitié se confondent volontiers sur les mêmes lèvres, boivent à la même coupe, elles sont comme nécessaires l'une à l'autre. L'amour, lui, est un besoin d'ivresse, mais l'amitié est un besoin de vigueur. On s'appelle afin de gravir ensemble. Poinsot était un point d'appui et un contrôle, Michelet lui dédiait son Journal qui était un examen de conscience.

Poinsot mourut au bout d'un an. — La mort

seule est digne de mettre un terme à la passion qui, autrement, se profane en se détruisant elle-même, sombrant dans un suicide, dans un déshonneur. La mort applique sur notre cœur un sceau qui est un gage de respect, elle garde le secret de nos oublis, elle donne de la gravité à nos inconstances. — Oui, sans doute, Poinsot fit-il bien de mourir alors que la flamme était encore si haute dans le ciel ; nous eussions assisté à la désuétude et nous fussions trouvés en présence de l'humiliante et habituelle cendre. Encore une fois, la mort n'est pas la plus redoutable. L'abjection est là, dans notre corruption intime et non dans le coup fatal d'une destinée étrangère.

Mais cela est une parenthèse.

Quelle âme de « bonne volonté » avait alors Michelet ! On se prend à regretter que les dieux ne l'aient pas assez aimé, lui aussi, pour le faire mourir jeune. Quelles ascensions et quelle peur de faillir ! La rédaction du *Journal* correspond à une période bénie où Michelet atteignit son maximum d'élévation morale, sa plus-value de vaillance intérieure. Alors il ne négligea rien pour se fortifier, pour s'armer.

Il demanda le baptême, son zèle de la perfection le dévorait, et l'amitié lui apparaissait comme un seuil où l'on trouve l'hospitalité sacrée ; relais utile au voyageur qui veut fournir sa carrière.

Poinsot, en mourant, sembla retirer au *Journal* sa raison d'être. — Pourquoi écrire quand on ne sait plus à qui dédier ; pourquoi s'examiner quand on n'a plus à en rendre compte ? — L'endroit du cœur et du cerveau dont Poinsot avait activé la vitalité s'atrophia, et depuis cette catastrophe sentimentale, depuis ce préjudice causé à sa croyance et à son abandon, la conscience de Michelet ne recouvra pas sa jeunesse. Poinsot mourut et l'appui que Michelet trouvait à l'aimer s'écroula, abolissant une des plus saines parties de lui-même. Ce fut une sorte d'amputation. — Ceux qui s'en vont emportent toujours un morceau de chair vive et qui ne renaît pas. — Jamais, dans aucune page suivante, on ne put cueillir cette fleur délicate et rare qui poussait sur les sommets où Poinsot et Michelet s'étaient trouvés.

* * *

Le *Journal* est écrit avec des aspirations à

la fois très virginales et très viriles. C'est une esquisse où l'âme se confesse à travers la limpidité des phrases.

Plus tard, de brillantes couleurs apparaîtront, des épaisseurs de touche et la virtuosité avec l'assurance du métier, mais le talent de l'œuvre terminée ne vaudra pas le génie de l'ébauche. — La gloire comme l'amour se flétrit par la possession. — L'étudiant escomptant l'avenir, tout en le redoutant, nous emmenait plus loin que l'auteur satisfait de la renommée et repu de succès.

L'imagination de Michelet, en voulant se dépasser, devint nuageuse. Elle s'est évaporée en de flottantes considérations. Et de ces nuages retomba une pluie qui féconda certains sols. Sur d'autres régions, elle établit l'humidité des malarias. Michelet, comme les ensorceleurs qui usent des magies littéraires, eut ce double pouvoir d'exciter la vie et de provoquer la fièvre.

Non, ne lisez pas Michelet dans le *Peuple* ni dans *Ma Jeunesse*. Voyez-le encore, et toujours, dans le *Journal*, cette œuvre fraîche, sincère, la seule de ses œuvres peut-être qui ne mente pas! La justice absout sur un antécédent favo-

rable. Le *Journal* est un antécédent qui doit précéder toutes les œuvres de Michelet et leur valoir un acquittement. Mais si Michelet n'avait écrit que le *Journal*, sa place serait humble et choisie aux côtés d'Amiel, et de ceux qui ont livré à mesure, avec candeur, l'histoire de leur âme. Au lieu de cela, Michelet est devenu un emblème, un drapeau. Il a fait sonner la bruyante fanfare des passions politiques, il a flatté ce besoin qu'ont les hommes assemblés sous une même opinion d'avoir parmi eux des hommes qui deviennent des étendards !

* * *

....Revenons enfin à cette page tracée le 4 juillet 1820, et qui raconte par anticipation l'avenir de Jules Michelet, son éloquence puisée dans l'amour : amour de la femme, qu'elle se nomme épouse ou mère ; amour de la patrie, qu'elle s'appelle la France, la nature ; amour de son semblable, de son frère, le peuple travailleur !

Quant à la quatrième passion dont il parlait, quant à la source la plus vive où s'abreuvent les âmes altérées, il ajoute :

« Je n'ose vous conseiller de remonter plus haut que l'amour des hommes. Vous vivez au milieu d'un monde jeune, peu religieux ou *mal religieux*. Trop de barrières vous séparent d'un amour plus élevé ! Il faut les franchir peu à peu, l'humanité est le passage. L'amour de Dieu suppose plusieurs idées acquises. Pour échelons, la nature a placé en nous la pitié. »

« Nous voilà bien loin de l'éloquence, direz-vous. Vous vous tromperiez, le style n'est que le mouvement de l'âme. Dès qu'elle aura senti une fois le *souffle de vie*, pardonnez-moi l'expression, alors, sur tout sujet, elle sera capable de s'élever. « Nos âmes, dit Platon, ont de petites ailes ; les passions humaines, le vil intérêt, mouillent ces ailes.... »

« .... Ainsi, j'ai parlé sans beaucoup de suite, mais c'était de la plénitude du cœur. »

Michelet écrivait tout cela dans son *Journal* et tout cela était tout Michelet, avec la pitié, avec la « plénitude du cœur », avec ce je ne sais quoi de religieux et d'impie qui le força à côtoyer la foi sans jamais l'atteindre, et lui fit suivre le chemin divin par une parallèle.

SON IMAGINATION

SON IMAGINATION

Cette imagination exceptionnelle fut sujette aux perversions, le commerce avec les hommes lui a valu des accès d'hypocondrie, de fureur. Ce bel organe a connu la névrose. Il alla même jusqu'aux deux signes de l'aliénation : folie des grandeurs et monomanie de la persécution.

Mais n'anticipons pas, disons seulement que Jules Michelet ne pensait pas, comme Blaise Pascal, que la perfection consiste à pratiquer une vertu et son contraire. Non, il avait toutes les imperfections correspondant à ses perfections, tous les inconvénients de ses avantages.

Son instrument, d'une sensibilité excessive,

était capable de se détraquer, les chronomètres sont plus difficiles à régler que les clepsydres et les poètes qui reçoivent le don créateur auront pour écueils les hallucinations. L'imagination de Michelet est déformatrice. Il a dans le cerveau une sorte de miroir grossissant, une tendance à la monstruosité. Il amplifie, il laisse dévier les lignes dans le sens de son parti pris, il écrit sa page moins en historien qu'en prophète : au lieu de commander l'avenir, il a commandé le passé. Il est tour à tour myope, presbyte, tantôt atteint de daltonisme, tantôt aveugle. D'autres fois, son regard est figé en d'étonnantes visions.

Ses vues sur la France sont démesurées, ses vues sur l'étranger sont défigurées; ici ce n'est plus le miroir concave qui rend énorme, mais le miroir convexe qui rend méconnaissable. A tort et à travers, il exècre les nations limitrophes qui lui portent ombrage ou bien, suivant les heures, il les encense.

Toujours il courtise les peuples lointains, il ne faut pas que sa jalousie soit en jeu et compromette son impartialité. Il a la mauvaise foi, peut-être inconsciente, de ceux que gouver-

nent les nerfs. Il se livre à des altérations hystériques de la vérité, il cède à un besoin morbide d'étonner, d'occuper de soi, fût-ce de scandaliser.

D'autres fois, il est la dupe de ses rêveries et, par contagion, il nous arrive de les partager !

On ne peut pas dire de Michelet ce qu'il disait de la Grèce :

« La Grèce, *Mère des fables*, comme on se plaît à le dire, eut deux dons à la fois, d'en faire et d'y peu croire. Imaginative au dehors, intérieurement réfléchie, elle fut très peu dupe de sa propre imagination. Nul peuple moins exagérateur. Elle peut incessamment inventer, conter des merveilles. Elles lui portent peu au cerveau. »

En revanche, on lui appliquera ce qu'il disait du moyen âge :

« Le moyen âge va toujours trop haut ou trop bas, il n'a pas connu les milieux. »

II

« Déposé une couronne sur la tombe où *peut-être* repose ma mère. »

(Journal intime.)

Le « peut-être », l' « à peu près, » étaient destinés à le contenter, à lui tenir lieu de certitude.

« L'à peu près » comble les chimériques. Au besoin, ceux-là se passent d'exactitude. Leur refuge est loin des heures et des jours, hors du temps et de l'espace, dans les idées générales et rafraîchissantes. Tout ce qui prend corps les heurte, la précision les brutalise. Oui, la réalité malmène les chimériques. Ils ont avec elle des difficultés sans cesse renaissantes et des chocs qui les couvrent de tant de meurtrissures ! Mi-

chelet se réfugia dans les inventions personnelles. Il bâtit au dedans de son cerveau une tour où il alla vivre, emportant avec lui l'*Imitation*, ce livre dédié aux passionnés, aux solitaires, aux hommes qui auraient voulu tout obtenir des hommes et doivent reconnaître qu'ils ne donnent guère !

Michelet subissait le mélancolique attrait du « plus beau livre qui soit sorti de nos mains », le plus beau, parce que, précisément, il sait narrer la misère du cœur vis-à-vis de la créature, incapable de répondre aux soifs de possession, aux angoisses d'absolu ! Les âmes novices et âpres, les âmes lasses et repoussées viennent au petit volume qui prêche la méfiance des figures qui passent et le suprême abandon au mystérieux ami qui maintient ses promesses. Michelet devait être un passionné, un solitaire, il lisait avec assiduité l'*Imitation*.

* * *

Sauf quelques affections exclusives, il avait toujours suspecté ses semblables. Il se mit à les rechercher le jour où ils lui fournirent un auditoire, une foule pressée autour de sa chaire.

Michelet aimait le public : c'est la revanche de certains solitaires. La foule leur constitue une solitude vivante, elle aussi peuplée de rêves. Et son cœur battait au milieu de ces intelligences qui sympathisaient avec la sienne tout en respectant la ligne de démarcation qui sépare l'idole des fidèles. Alors, il connut la volupté des effluves intimes qui s'échangent avec des inconnus dont on ne sait qu'une chose, c'est qu'ils sont une caisse de résonance. Il eut l'ivresse de se croire seul devant une masse mouvante dont chaque goutte est une palpitation, une énergie, capable de transporter ou de submerger. — La houle humaine autour de l'éloquence monte comme l'océan autour du poète solitaire, caressant ou menaçant la méditation intérieure.

* * *

Michelet se réfugia aussi dans le passé. Le présent se refuse aux imaginatifs. Sur la trame des faits lointains, ils brodent en toute confiance ; ils ont obtenu le recul nécessaire, librement, ils s'épanouissent. Les imaginatifs ont sans cesse besoin de prendre du champ, de se

garer des froissements. Les voies rétrospectives les encouragent. Ils les remontent sur des pentes douces. Michelet, trop jeune pour que son passé, à lui, pût le défrayer, alla vers ceux qui vécurent jadis, chercher les souvenirs, reconstituer les légendes. Il alla interroger les tombes, il s'éprit des cimetières où les morts sont inoffensifs, estompés au goût de nos songes, et les morts lui indiquèrent le chemin de l'histoire. Les siècles amortissaient les rapports que Michelet entretenait avec eux et les exaltaient à la fois. Ces morts, il les ramenait à la vie, il les refondait à sa guise. L'histoire doit être une résurrection, l'homme doit être un créateur ! Et sur cette affirmation, Michelet criait à la patrie : « Lève-toi ! »

Un immense roman tout peuplé de fantômes s'érigeait : c'était un échange hardi entre les passions des héros et les passions de l'auteur. L'âme de ceux-là venait souffler sur son front et lui, en retour, les incarnait, les matérialisait : tel un médium chargé de magnétisme. Il y mettait parfois une témérité d'insensé et, dans sa folie présomptueuse, dans son orgueil créateur, il ne s'apercevait pas que ces êtres étaient

assez souvent des pantins dont il tirait les fils. Presque toujours leur existence miraculeuse était factice. Ce n'était pas leur sang qui coulait dans leurs veines, qui assouplissait leurs gestes, c'était le sang de Michelet.

III

Je suppose que l'on ouvre *le Peuple* au hasard et ne connaissant rien de son auteur.

On ouvre *le Peuple*, et aussitôt on pense à Lamennais. C'est le même style ample, fluide, déclamatoire ; une coulée de mots en fusion. C'est l'amphigourique langage révolutionnaire clarifié, filtré, rendu potable. On reconnaît cette époque où les cerveaux étaient sonores comme des lyres, où les pensées se modulaient et chantaient. Toute cette génération semble avoir respiré une atmosphère spéciale plus chargée d'oxygène. Ils sont tous jeunes, ils croient tous à une aurore prodigieuse et ils ont le charme juvénile du zèle qui ne se mesure

point. Il y avait alors une surabondance sentimentale et un accaparement des imaginations au détriment de la vie positive.

Un lecteur de hasard a ouvert *le Peuple*, et il croit entendre un avocat, un beau parleur qui se grise de ses arguments et de ses périodes. Mais ce n'est pas un avocat, ce beau parleur, c'est un amoureux ; l'amoureux d'une belle France et de la grande douleur. Comme un François d'Assise, il déteste la richesse, « sa dame » est la pauvreté et ses perspectives vont dans une patrie céleste où tous sont unis. Comme un François d'Assise, il compose des hymnes au soleil, il converse avec les animaux, il interpelle toute la nature.

Laissons le parallèle qui s'établirait entre l'âme amoureuse de François d'Assise et l'imagination amoureuse de Jules Michelet, entre la charité du saint et la fraternité du patriote. Michelet reste un avocat, un beau parleur, chez qui les mots agitent l'air, suppléant bien des fois aux vibrations intérieures. — Plus de fumée que de flamme en ce foyer qui pourtant ne semblait jamais s'éteindre.

Villemain avouait à Michelet qu'il lui donnait l'impression d'un « cœur sec. » On a souvent parlé du cœur de Michelet, et lui-même ne manquait pas de s'en prévaloir. Ne faudrait-il pas surtout parler de l'imagination de Michelet? Or l'imagination est une faculté, un don brillant qui ne tient pas à la substance de l'individu. C'est un instrument que l'on saisit tantôt à telle occasion, tantôt à telle autre. — On invitait ainsi les aèdes aux cérémonies funèbres et aux fêtes d'hyménée. — Il frémit, il frissonne, au besoin il semble gémir. Mais ce ne sont pas nos fibres mêmes qui ont des frissons, ce sont des cordes d'emprunt incitées par l'archet de l'inspiration, elles servent à improviser sur le thème qui s'offre.

Il est vrai qu'à ce jeu, le véritable artiste engage ses moelles. L'imagination, comme le cœur, est une souffrance, elle a droit aux égards. Elle atteint par action réflexe, elle tue par un choc en retour, et elle décuple les tortures. C'est une table de multiplication que l'on a en soi et qui augmente la valeur morale avec la capacité d'être malheureux.

Au fond, cœur ou imagination, peu importe,

Voilà bien l'éloquence d'un amant « sensible et jaloux. » Soupirs, louanges, récriminations, tout cela nous prend et nous enchaîne, car il y a dans la langue d'amour des mots menteurs qui ont raison des choses véridiques.

Avec une cérébralité moyenne, Michelet s'environna de prestige, parce que l'amour a le privilège de développer le lyrisme. Et alors il lui échappait de ces phrases sonores qui ne persuadent pas l'entendement, mais qui font surgir des héros. Toute la jeunesse se levait et voulait mourir pour la patrie, quand Michelet s'écriait :

« Le jour où, se souvenant qu'elle fut et doit être le salut du genre humain, la France s'entourera de ses enfants et leur enseignera la France comme foi et comme religion, elle se retrouvera vivante et solide comme le globe! »

Michelet est un joueur de fifre et de tambour. C'est avec ces phrases-là, c'est avec cette musique militaire que l'on enlève la bravoure d'un auditoire. Car la musique comprise ainsi est un appât vainqueur pour les foules élémentaires. Les sonorités d'une belle phrase les attirent plus que des expressions adéquates aux vérités aus-

tères. Ce n'est pas le simple bon sens qui commande l'avenir, mais les vaticinations des pythonisses et des sibylles, les imaginations malades visitées par le dieu. Tous les prophètes ont eu l'air de divaguer, et pourtant ce furent les maîtres. Les amoureux participent à leur don. Michelet fut moins qu'un prophète, mais il fut un amant. Comme un amant, il perd la faculté de l'analyse, la possession de soi, le jugement impartial. Michelet fut l'amant de la France et, par un sentiment pervers, il s'éprit aussi de cette fille bâtarde et névrosée de la France qui fut la Révolution. Il aima tout en elle, jusqu'au sang qu'elle versait et jusqu'aux chefs-d'œuvre qu'elle détruisait pour son unique plaisir.

Et Michelet s'attacha à la Révolution française, cruelle et dépravée, avec une ténacité maladive. Il l'aima avec fièvre, avec délire, et, pour la célébrer, il divaguait éperdument.

IV

Le mécanisme de ce cœur, le voici : Amour du peuple, amour de la Patrie ; amour de la nature, et du principe féminin qu'elle exalte, et de la fécondité, qu'elle personnifie.

Ces amours se composent de deux facteurs : Indignation et pitié. Pitié pour l'opprimé qui n'est autre que l'objet aimé ; indignation contre l'oppresseur qui est l'ancien régime ou, plus exactement, la civilisation chrétienne.

Entre ces sentiments peu variés au fond, Michelet fut un panégyriste, un pamphlétaire, un champion plein de feu ou plein de fiel.

SON AMOUR POUR LE PEUPLE

SON AMOUR POUR LE PEUPLE

Il réclame du pain et des jeux pour les déshérités, des jeux surtout ! C'est une revanche, il a tant pâti de la vie précaire, il se souvient si bien du regret de son enfance :

« J'eusse aimé me mêler aux grandes fêtes populaires comme celles dont mon oncle et mon père me parlaient si souvent, par exemple la *fête des fédérations*, mais elles étaient déjà loin. »

Cet enfant triste avait le goût des réjouissances auxquelles il ne se serait pas amusé, cet ascète dans la pratique de sa propre vie, tout en décidant qu'il faut « se défendre même les choses permises », exige pour son frère, le

peuple misérable, une longue série de fêtes.

Il avait la nostalgie de la Grèce, ce théâtre des pompes sacrées :

« La vie grecque eut cela d'admirable et qui comprenait tout : elle était une fête. Du berceau, par les fêtes, on allait au tombeau. »

Il habitait des régions nébuleuses et son imagination se tournait vers la lumière : tels ces gens du nord qui respirent une atmosphère opaque et s'en vont coloniser dans les tropiques vermeils.

Et lui, cependant, ne cesse de se morigéner, mais, dit-il : « Pour produire davantage, pour créer avec plus de puissance, tandis que les autres aboutiraient à la stérilité. »

II

La pitié est comme la clef de voûte de son œuvre, et même ses rancunes, ses injustices vinrent encore de cette excessive pitié envers les faibles. — Toute perversion débute par l'exagération, les perversions de Michelet eurent leur origine dans une pitié intense ; pitié maladive qui résulte d'une affection de l'épiderme et aussi des besoins d'une carrière, car Michelet s'était fait une carrière avec sa pitié.

Elle lui est une attitude favorable plus qu'un essor de l'âme.

Foncièrement optimiste, il affecte le pessimisme. Il croit aveuglément au bonheur par-

fait et il ne se lasse pas de remplir le monde de ses doléances. Sentimental, il va jusqu'à la sentimentalité. Il s'apitoie, mais aussi il larmoie.

De même ses indignations jouèrent sur des notes fausses : il force et il détonne par nervosité.

* * *

Parmi les tirades mélodramatiques, au milieu d'un fatras de sensiblerie et de diffamations, on entend des paroles venues du cœur :

« Comment vivre sans savoir la vie ? Or on ne la sait qu'à un prix : souffrir, travailler, être pauvre. — Ou bien encore se faire pauvre de sympathie, de cœur, s'associer de volonté au travail et à la souffrance. »

Il s'incline vers les doux, vers les méconnus. Il écrit le panégyrique de Kosciusko qui fut entre tous éminemment bon, et « dont le cœur était dans le peuple. » Il célèbre « l'héroïque bonté de la Pologne antique ». Il glorifie son martyre, et ses mains pieuses ensevelissent les victimes.

Avec le don qu'il possède de ressusciter toute

chose, de déposer dans le monde inanimé des ferments de vie, il s'écrie de la Pologne, comme d'une femme sainte et torturée :

« La Pologne que vous voyez en lambeaux et sanglante, muette sans pouls ni souffle, *elle vit.... elle vit de plus en plus ;* toute sa vie retirée de ses membres, portée de la tête au cœur, n'en est que plus puissante.

« Ce n'est pas tout. Elle vit seule dans le Nord, et nulle autre, la Russie ne vit pas.... je jure, j'affirme et je promets que *la Russie n'est pas.* »

La Russie n'est pas, ne peut pas être, parce qu'elle est un bourreau. La Pologne existe, la Pologne est viable parce qu'elle est une victime. Molestée, elle a droit au respect des siècles.

La compassion lui a insufflé une éternelle vitalité. — Et qui sait? Alors que la Russie aura passé avec la longue procession des empires et que les tsars se seront succédé, des larmes versées sur la Pologne la mouilleront-elles d'une perpétuelle fraîcheur? — Les empires passent, et les larmes nous valent l'immortalité.

Ce qui indigne Michelet contre le démembre-

ment de la Pologne, c'est le crime *contre nature* qu'il perpètre, crime défendu par la topographie du territoire. Il plaint la Pologne parce qu'elle est l'objet d'une mutilation. Il la défend, car son amour pour la nature se trouve lésé dans l'outrage qu'elle subit.

Les indignations de Michelet ne contredisent pas sa pitié, sa pitié l'emporte sur tout, ses colères ne manquent jamais de se résoudre dans un attendrissement (1). Après avoir apostrophé la Russie, l'avoir longuement éclaboussée de ses invectives, il s'aperçoit tout à coup qu'elle a deux plaies, et aussitôt il les oint de ses dictames.

La plaie vive de la Russie, c'est le servage, l'écrasement du peuple par l'autocratie, par la théocratie du tsar. L'autre plaie, c'est la Sibérie, *contre nature*, elle aussi.

« Ainsi va la puissance de mort, brisant, dévorant. Si elle n'avait rien à mettre dans ses

(1) Même jeu pour les Juifs, pour les prêtres. Il est antisémite, il est anticlérical, et une fois qu'il l'a prouvé de toutes les manières, il plaint le Juif et se met à haïr son persécuteur ; il plaint le prêtre et se met à gémir sur sa condition.

mâchoires meurtrières, elle se mangerait elle-même.... Elle avance gueule béante. Pourquoi la Révolution lui est-elle intolérable? L'organe du tsar l'a dit avec beaucoup de franchise : parce que la Révolution française est une religion. »

La jalousie de Michelet apparaît dans une rivalité de clochers : la théocratie du tsar portait ombrage aux prétentions divines de la Révolution.

III

Les passionnés sont exclusifs, ils tombent dans la spécialité, ils ramènent toutes les idées générales à leurs besoins particuliers.

Michelet fait rouler toute la santé du pays autour de l'organe qu'il traite et, avec la naïveté, la vanité du spécialiste, il localise dans le peuple toutes les douleurs du monde.

Oublie-t-il donc que la souffrance est pour la masse des hommes, que le chagrin est un Protée qui prend la figure de tous et que l'inanition est un mal affreux qui dévore les riches et les pauvres ? D'ailleurs, on ne plaint jamais les malheureux de ce dont ils se trouvent à plaindre. Les peines de chacun sont plus ou moins se-

crètes. On voit des larmes, mais c'est tout, et l'on en voit dans tous les yeux. Les tortures des simples sont diffuses. Ce sont de petits enfants qui crient sans savoir où ils ont mal. Ce sont des agonisants qui font des gestes tragiques et sont consolés par le vague où leur détresse se perd. L'analyse est l'arme la plus acérée qui approfondisse nos plaies, et le peuple ne l'avait pas en main. — Attirer l'attention sur la douleur, c'est la rendre plus aiguë, palper l'endroit malade, c'est exaspérer les sensations. — Et ne leur dites pas surtout qu'ils sont « à part ». Les épreuves « exceptionnelles » distillent une singulière amertume !

Dites-leur, et cela est vrai, que la peine est universelle, que l'armée des déshérités est innombrable, que le labeur est une loi commune, que tout homme gagne sa vie ; que les jouissances délicates s'acquièrent aussi rudement que le pain, et que les oisifs ont encore plus de dégoûts que les autres !

Sous l'empire de l'ignorance soporifique, beaucoup d'hommes gémissent et se tordent : ne les éveillez pas !

Le peuple qui souffre a besoin de bras qui

se tendent, de mains qui s'ouvrent, et non de langues qui jasent. Il lui faut de viriles étreintes, il n'a que faire des paroles, à moins que ce ne soient les mots d'une douce chanson, d'une chanson qui endort. La pitié doit être une cantilène avec des modulations simples et un rythme tranquille ; une berceuse qui conduise vers les rêves célestes et rémunérateurs. — Et le lendemain matin, la pitié doit se retrouver là, au chevet de l'endolori, pour lui dire de se lever dans la rosée fraîche, de peiner dans le courage vivifié. Le pauvre qui se lève doit aller au travail en fredonnant gaiement la berceuse qui l'avait assoupi.

*
* *

Ne leur tendez pas un cordial excitant qui donne l'envie des autres, ni ces apéritifs qui se boivent dans la coupe d'or et augmentent l'appétit des richesses. — Et que les imaginations brillantes hésitent à allumer des torches dans les imaginations nébuleuses !

Sans doute, à l'origine des désagrégations sociales, il y a toujours un désir louable d'ériger une cité heureuse.

On souffle sur le bâtiment mal construit, on déroule des phrases bruyantes comme les trompettes de Jéricho, et la vieille enceinte lézardée s'écroule. Puis on se trouve au milieu de décombres. Et plusieurs siècles passeront avant que des murailles renaissent.

La maison délabrée ! Sollicitude perfide, compassion pleine de déconvenues. — Vous êtes mal logés ? — A bas le toit, par terre les murs ! Et l'humanité se trouve mise à la belle étoile par le cœur qui s'est intéressé à son sort.

La pitié de Michelet évoque l'amélioration du monde sous toutes les formes. Il s'étend au moindre détail, il tombe dans la puérilité. D'un zèle infatigable et minutieux, il veut tout réédifier :

« Que ne puis-je bâtir pour vous, d'une parole, la villa de l'avenir, telle que je l'ai dans l'esprit (1) ! »

— Bâtir d'une parole ! Oui, voilà bien la prétention des imaginations chimériques et

(1) Michelet, comme Poë, comme tous les chimériques, est un faiseur de plans. Il dessine, il meuble les intérieurs de la cave au grenier ; il s'occupe de l'épaisseur des tapis, etc.

généreuses; la méthode usitée par les constructeurs d'avenir!

Et les imaginations chimériques discourent, pérorent, jettent des promesses scintillantes dans les fondations nouvelles, sans savoir qu'elles sont au bord d'un trou béant et toujours vide où les matériaux vont disparaître et s'abîmer.

La pitié d'un Michelet riposte avec des mots aux cris de détresse qui se font entendre. Des mots miroitants, dont l'échéance embarrasserait le débiteur, paient les besoins du peuple! Et il arrive au peuple bénévole de se croire riche avec cette monnaie étincelante, mais malsonnante, qu'un Michelet leur jette — tels des gens qui avaleraient un diamant au lieu de manger du pain, ils écoutaient ceci :

« Si ta mère ne peut te nourrir, si ton père te maltraite, si tu es nu, si tu as faim, viens, mon fils, les portes sont toujours grandes ouvertes et la France est au seuil pour t'embrasser et te recevoir! Elle ne rougira jamais, cette grande mère, de prendre pour toi les soins de la nourrice, elle te fera de sa main héroïque la soupe du soldat, et si elle n'a pas de quoi envelopper,

réchauffer tes petits membres engourdis, elle arracherait plutôt un pan de son drapeau. »

On ne résiste pas à citer cette phrase typique. Elle donne un échantillon du miel qui allèche les foules et flatte leurs gourmandises. Elle donne aussi un échantillon de l'esprit qui sut l'écrire et qui sut en écrire des milliers d'autres toutes pareilles. Elle indique cette disposition de Michelet à immiscer les imaginations dans le domaine utilitaire, à les manœuvrer comme des pièces d'artillerie quand elles ne peuvent fournir qu'un feu d'artifice.

IV

« Le génie est peuple, plus que le peuple », a-t-il dit.

Et : « Le peuple, en sa plus haute idée, se trouve difficilement dans le peuple. Que je l'observe ici ou là, ce n'est pas lui, c'est telle classe, telle forme partielle du peuple, altérée et éphémère. Il n'est dans sa vérité, à sa plus haute puissance, que dans l'homme de génie, en lui réside la grande âme.

« Tout le monde s'étonne de voir les masses inertes vibrer au moindre mot qu'il dit, les bruits de l'Océan se taire devant cette voix, la vague populaire traîner à ses pieds.... Pourquoi donc s'en étonner ? Cette voix, c'est celle

du peuple; muet en lui-même, il parle en cet homme et Dieu avec lui. C'est là vraiment qu'on peut dire : *Vox populi, vox Dei.* »

Ici Michelet se trahit.

Cette phrase fait valoir ses aptitudes et ses prétentions.

Comme tous les passionnés, il se croit une mission haute et fatale à remplir, une vocation irrésistible, il se croit l'envoyé d'en haut, il obéit à un appel.

Il est le « génie du peuple », le Verbe inspiré qui synthétise les rumeurs populaires et que l'on acclame. Et par une sorte d'illogisme commune aux égalitaires, le voilà qui se taille une autocratie, voire même une théocratie :

« *Vox populi, vox Dei!* »

Cette phrase détermine bien sa substance.

Il est peuple, et quel que soit son degré de culture, il restera peuple. En précisant davantage, on peut même affirmer que Michelet demeure toujours et partout un paysan ; paysan dans sa façon soupçonneuse d'aimer la patrie, dans sa façon intime d'aimer la terre et de se fondre avec la nature ; paysan dans sa sollicitude amicale et intéressée pour les animaux,

dans sa considération pour la ménagère associée au labeur, reproductrice précieuse ; paysan dans sa façon fruste de discuter les dogmes, dans sa manière d'avoir de la finesse et d'être obtus tour à tour; d'être crédule et superstitieux, têtu et méfiant. Et comme le peuple, il a un besoin puéril de jeux et de fêtes, avec l'instinct poétique de rendre un culte au soleil qui met l'or des épis sur la terre brune.

Il est l'enfant du peuple et il s'en vante, mais il se vante davantage d'être son organe, d'être « la voix du peuple ». Il domine ses aspirations, il les exprime.

Mais voici que la « voix du peuple » devient le « génie du peuple ».

Sur ce sommet aristocratique entre tous, Michelet éprouve le suprême orgueil du démocrate élevé à l'omnipotence, il connaît enfin l'ivresse du pouvoir!

Parler plus haut que les autres, être le verbe tout-puissant; diriger, gouverner! — Rois ou tribuns, peu importe, leur rêve est bien le même, de la plèbe aux patriciens! — Le rêve est le même, sauf que les uns y apportent un peu plus de lassitude et les autres un peu plus d'inexpérience.

V

Par amour encore, par un regard sympathique et apitoyé sur les êtres petits et laborieux, Michelet découvre tout un monde. Il voit des choses que nul n'aurait vues sans un regard de divination, sans un regard d'amour.

L'insecte, l'oiseau, entre tous travailleurs, le sollicitent, le captivent. Il les considère, il les prend en pitié, il les exalte! L'insecte, l'oiseau, n'est-ce pas un peuple actif, un peuple ignoré, mais tellement nécessaire dans le fonctionnement de la cité?

Combien Michelet est-il plus heureusement inspiré par les termites et par les abeilles que par ses concitoyens!

SON AMOUR POUR LA PATRIE

SON AMOUR POUR LA PATRIE

« Que faut-il pour être
« historien ? Aimer sur-
« tout, mettre dans sa
« science sa vie et son
« cœur. »

MICHELET (*Les Jésuites*).

Son amour pour la France, avec son amour pour les morts, le rendit historien. — Aimer, c'est ressusciter, c'est insuffler sa propre existence dans une autre existence. Aimer, c'est donner à l'objet de son amour un décuplement des forces, une conscience aiguë et magnifique de ses énergies. Michelet aima la France; l'aimer à ce point, c'était la ressusciter.

Et la France se lève, sort radieuse des bandelettes ; au commandement de l'ami qui veille, la tombe du passé s'est ouverte.

La France raconte ce qu'elle faisait dans les limbes et divulgue les ténèbres de son sépulcre. Elle raconte tous ses souvenirs à l'oreille exigeante.

— L'amour n'admet point de limites ni de réserves. L'avenir et, plus encore, le passé lui appartiennent. Il commença dans les temps antérieurs et rien ne compte de ce qui ne fut pas cet amour — Michelet demande à la bien-aimée les histoires de toujours, le passé sans bornes qui les unissait déjà. Anxieux et impératif, il interroge, il veut savoir. Il exhume les cendres chéries, il les inonde de son sang, il les traverse de sa vitalité : l'amour l'a rendu évocateur :

« Que ce soit là ma part dans l'avenir, d'avoir non pas atteint, mais marqué le but de l'histoire, de l'avoir nommée d'un nom que personne n'avait dit. Thierry l'appelait narration, M. Guizot, analyse. Je l'ai nommée résurrection, et ce nom lui restera. »

Voici une autre phrase que Michelet appliquait aux autres, mais ne pourrait-elle pas se retourner contre lui-même :

« Cette écriture d'airain qu'on appelle l'his-

toire a un emploi terrible, c'est que les caractères, enroulés l'un dans l'autre, s'enchaînent indissolublement. Pas une lettre n'en peut être arrachée. Que peut-on? Par-dessus faire un léger plâtrage, par un fragile enduit dissimuler l'histoire et superposer la légende.... La crédule candeur de celui qui l'écrit fera peut-être illusion. »

Il réduit les points de vue à une question d'éclairage, il vise à l'effet, c'est un metteur en scène. Et il force les caractères pour les faire concourir à l'action dans la mesure qui lui plaît.

Il néglige la part des temps, juge les événements comme s'ils étaient contemporains ; or, la philosophie de l'histoire n'est que l'art des perspectives. On doit priser les choses d'autrefois avec une âme autre que la sienne, celle de l'époque où elles s'accomplirent.... Remettre le fait dans son milieu, le juger dans son rapport avec l'état général d'alors, car le fait n'est qu'une résultante, un succédané, une réaction due au contact de divers éléments : il n'existe pas en soi. On est bien placé au loin pour embrasser l'ensemble des causes et des consé-

quences, pour considérer l'enchaînement logique des destinées, mais il n'y a pas à prendre fait et cause pour les uns et pour les autres, l'éloignement doit garantir la sérénité.

Michelet écrivait en passionné, ne l'oublions jamais, et les passionnés n'ont point de patience. Pour eux, tout se refoule dans la sensation immédiate et violente — Michelet accapare la France du passé et de l'avenir pour la posséder aujourd'hui. Il la ressuscite, c'est-à-dire il la rend au type dont l'image hante son désir.

Et comme ceux qui aiment, il répète qu'il est esclave, mais en réalité il prétend être le maître. Il écoute les échos en oubliant qu'ils répètent sa propre voix.

Certes, Michelet historien n'est pas un menteur vulgaire. Il ment à la manière des amoureux, il « cristallise ». Sous l'empire d'une pitié exagérée, il grossit le nombre et la tyrannie des persécuteurs, il chérit avec une âme qui s'exalte et divague. Il a la crédulité des amants avec la jalousie toujours en éveil.

Michelet dit : « Les grands historiens ont été brillants, judicieux, profonds. Moi, j'ai aimé davantage.... » Ses vues historiques de-

vaient être éminemment sentimentales, cela fait son charme et son défaut.

La patrie lui apparaissait comme une sorte d'épouse. Ce morceau de terre où nous sommes enracinés, et que chacun pétrit suivant le besoin de ses imaginations, devait pour lui se modeler en formes suaves, se profiler en attraits féminins et irrésistibles.

Il l'aime et il la veut toute pour lui, pour lui peuple, époux de la belle France, pourvoyeur prédestiné de sa fécondité :

Arrière, vous qui lui offriez un sceptre, une couronne, et qui, pour la séduire, jetiez sur ses épaules un vain manteau semé de lis ! Arrière, vous qui prétendiez appeler la France un royaume ! Elle se nomme d'un nom plus noble, elle se nomme la patrie !

Arrière aussi, vous qui la vouliez plus grande pour étendre vos propres domaines ; arrière, vous qui cherchiez à saisir l'âme de la France, à sonder sa conscience, à violenter son for intérieur !

Et d'un geste dramatique, Michelet écarte et rudoie les tyrans fastueux qui voulaient la pa-

rer, les maîtres spirituels qui voulaient la guider. La France des rois et des prêtres serait une prostituée. Or, la France doit être l'amante libre et fidèle du peuple qui pleure et qui peine. La France ne doit pas être possédée froidement et par habitude. Il lui faut des amours rajeunies et vigoureuses. Elle sera caressée par les mains rudes des travailleurs, étreinte par des bras robustes. Et les baisers de ses enfants la couvriront de lèvres fraîches :

« En nationalité, c'est tout comme en géologie, la chaleur est en bas. Descendez, vous trouverez qu'elle augmente ; aux couches inférieures, elle brûle. Les pauvres aiment la France comme lui ayant obligation, ayant des devoirs envers elle. Les riches l'aiment comme leur appartenant, leur étant obligée. Le patriotisme des premiers, c'est le sentiment du devoir ; celui des autres, l'exigence, les prétentions d'un droit. »

Michelet ne cesse d'établir cette distinction des grands, des riches possédant la France, et des petits, des humbles possédés par elle ; les uns envahis par l'idée mesquine de propriété et les autres par l'idée généreuse de patrie.

Et Michelet, au nom du peuple, s'arroge tous les droits sur la maîtresse adorée. Et comme en face des gens qui s'aiment, on sourit, on s'irrite, disons le mot, on trouve Michelet transi un peu ridicule. Puis on s'attendrit. — Une fois de plus, le pardon vient à ceux qui ont beaucoup aimé.

On passe à l'amoureux ses vantardises et aussi tant de déclarations fades ou intempestives. Le souffle de l'amour relève les platitudes, transfigure l'insignifiance et les gaucheries. Le souffle de l'amour a traversé tout cela, et l'on s'incline.

Est-ce aux amoureux à être perspicaces, judicieux? Peu importe si Michelet n'a pas toujours aimé la France en toute connaissance de cause, peu importe s'il paraît monotone ! — Ne sait-il pas que « l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le répétant toujours, on ne le répète jamais? » — Oui, Michelet est monotone — les passionnés ne sont pas amusants. — Mais son insistance eut son poids dans la lourde masse populaire qui devait broyer le régime établi.

* * *

Michelet fut un passionné. Et comme tel, il

eut la partialité avec la fougue, il eut des inconséquences, des illogismes, il fut dénué de l'esprit d'observation et de l'esprit d'équité. Il ne vit jamais la lumière qu'à travers le prisme de l'amour. Il eut toute sa vie, sur les yeux, un bandeau, il fut toute sa vie le jouet de la « cristallisation. »

Et rien ne manque à cet amour : aberrations et presciences, erreurs et divinations, illusions et amertumes ; jalousies, injustices, fidélités ! Avec la pitié initiale où s'élaborent les grandes et contradictoires choses du cœur ; avec la pitié qui ouvre la série des aspirations sublimes et des chutes misérables dont le cycle entoure le « don de soi. »

Michelet eut pitié, puis il se passionna et voulut posséder. De la compassion, il alla vers cet égoïsme qui termine les élans d'altruisme exagéré, ou bien qui est l'écueil des moments heureux. Michelet tomba dans la suffisance.

Mais il ne cessa pas d'aimer, et sa mort coïncida, ou peu s'en faut, avec une blessure que la France avait reçue.

SON AMOUR POUR LA NATURE

SON AMOUR POUR LA NATURE

Il fut d'abord Français, puis, montrant une fois de plus que le génie national conduit à l'universalité, il devint un adepte de toute la nature. L'amour de la patrie s'élargit, s'exhaussa en lui jusqu'à l'embrassement du monde. — Plus un tronc tient à son sol, plus il a de chance d'envahir l'espace, d'avoir une ramure vigoureuse — l'étendue des frondaisons est en raison de la profondeur des racines.

I

Pour juger Michelet, il faut tâcher de se dépouiller soi-même de passions. Pour apprécier cet homme passionné, il faut conserver tout le sang-froid possible, autrement, on l'exalte mille fois trop, ou bien on le condamne plus que de raison.

Tout d'abord, il importe de distinguer l'auteur heureusement conduit par la nature et celui qui s'est fourvoyé dans la compagnie des hommes :

« Par une heureuse alternance entre l'histoire et la nature, j'ai pu garder ma hauteur. Si j'avais suivi l'homme seul, la sauvage histoire de l'homme, j'aurais faibli de tristesse ; si

j'avais suivi sans partage la nature, je serais tombé dans l'insouciance du droit. J'échangeais souvent les deux mondes. Lorsque, dans l'étude humaine, l'haleine allait me manquer, je touchais *Terra mater* et reprenais mon essor. »

* * *

— Il semble que ceux qui ont édifié avec la nature se soient servis de matériaux impérissables. Ils participent à cette immortalité de la nature même où tout renaît à mesure qu'il meurt.

Michelet a des pages bâties sur le sable. Il en a d'autres bâties sur le roc. Sa philosophie est éphémère, érigée sur un sol mouvant. La contemplation de la nature et l'étude de l'amour considéré comme force de la nature, voilà ce qui est stable dans ses œuvres, stable comme l'incessant travail de l'amour et de la nature. Michelet, qui fait tellement sentir l'inanité de la politique, chante utilement l'ordonnance de la nature, son harmonie, son équilibre, dont le spectacle pondère nos impatiences. Et si dans l'histoire humaine sa pénétration s'émousse, devant la nature elle s'aiguise, elle

devine, elle crée tout un monde de merveilles et de mystères.

S'agit-il des hommes ? — Il s'emporte, il ne se connaît plus, il déclame au hasard.

Devant la nature, il se recueille, il reste attentif et consciencieux. Il ajoute à la splendeur de ce qu'il voit la splendeur de son regard imaginatif, il nous éblouit sans s'étourdir, il nous ravit sans se griser de vanité personnelle. La nature l'épure, le sanctifie, lui fait retrouver en son âme aigrie l'âme jeune, l'âme oubliée de son Journal, à la fois combative et douce. Le contact de la nature, comme un baume, a pansé les piqûres, les plaies dont les semblables couvrent l'épiderme. La folie de Michelet était devenue dangereuse, on avait dû le maintenir à l'écart. Le société émue avait prononcé son exclusion. La nature et ses vertus curatives lui donnent des heures de calme, il peut, sous sa main, écrire des pages reposantes :

« La nature oubliée par le travail farouche qui, si aveuglément, éludait le bonheur, ne m'en voulait pas trop. D'une infinie douceur, elle m'avait rouvert les bras et m'attendait.

Elle m'avait grandi de vie et de puissance. Puissé-je en être digne, y puiser ses torrents, et d'un cœur plus fécond, entrer dans son unité sainte! L'oiseau, la mer, l'insecte, en vinrent avec la renaissance et celui qui les fit, et qui fait tout : l'amour. »

Il avait dit aussi :

« Enfermé dans l'histoire, dans la construction de mon énorme pyramide, rarement et fort tard, je regardais sur la nature, il fallut qu'elle-même m'avertît, me prouvât qu'on ne peut pas rester loin d'elle impunément. »

Ainsi les cœurs illusionnés, après avoir passé par des alternatives d'amour et de haine, après s'être allumés au frottement des autres cœurs, puis couverts de cendres, vont finalement vers un domaine plus abstrait. Les uns se dirigent vers l'infini du ciel, les autres vers l'indéfini de la nature dans laquelle ils placent leurs origines et leurs fins dernières.

Michelet n'avait point une âme de mystique. Son idéalisme devait se porter vers la nature, vers l'éternelle fécondité qu'elle personnifie.

II

Vis-à-vis de la nature, Michelet use de la même méthode que pour l'histoire. Il la ressuscite, il lui insuffle sa propre vie, il la somme de dépouiller sa gangue d'inconscience, et sur son ordre la nature s'éveille, il lui a inoculé une sorte d'âme humaine, il l'a douée d'un « moi » pensant et volontaire : les pierres palpitent, le rocher fatal trahit une initiative, les éléments éprouvent des élans sublimes de dévouement et de générosité.

Pour l'homme, créer, c'est évoquer, c'est susciter des aspects que l'inattention maintenait dans les régions occultes. Les amoureux et les poètes font surgir des trésors insoupçonnés.

Michelet, devant la nature, est au plus haut degré amoureux et poète. Il la découvre de telle sorte qu'il paraît l'inventer. Encore une fois, il la ressuscite.

On la voit se dégager de la matière sépulcrale, sortir des limbes passives. Elle prend connaissance d'elle-même. Dès lors, l'univers a des émotions et des pensées dont il se rend compte : « l'univers sait ! »

Par contre, le « roseau pensant » perd de sa prépondérance. Non point qu'on l'abaisse, mais tout monte autour de lui.

Michelet élève l'univers jusqu'à l'homme et les range ensemble dans une région supérieure. Une fois de plus, il a été incapable d'établir des perspectives. C'est un art que les passionnés ne connaissent pas.

Son âme révolutionnaire de poète fait de la nature une démocratie où le roi de la création prête une partie de ses avantages à son peuple imbu de liberté, d'égalité et de fraternité. — Ce sont les trois mots que Michelet inscrit au frontispice de l'univers comme à l'entrée d'un monument civique.

Et la nature devient une cité où tous les

citoyens s'affranchissent, fraternisent et s'égalisent sous la commune loi d'amour.

Le minéral, le végétal, l'animal, deviennent les compétiteurs de l'homme qui, bientôt, n'est plus un roi, mais un président de république, et les moindres insectes peuvent prétendre au suffrage : c'est l'avènement de l'infiniment petit.

* * *

Michelet ne divinise pas la nature, mais il l'humanise. Il gravit si minutieusement l'échelle des êtres que tous se rapprochent et se confondent :

« La Grèce, par sa mythologie, émancipait les éléments, elle affranchissait jusqu'aux pierres, elle humanisait l'animal. »

— Entre l'huître qui sécrète la perle et la femme qui s'en fait une parure, le même vocabulaire s'adapte, le même lyrisme grandit. L'huître, amoureuse et coquette en ses parois de nacre, paraît avoir même une âme plus subtile encore que celle de la femme. C'est que toutes les deux aiment et que toutes les deux sont fécondes; et qu'en tout ce qui existe,

Michelet regarde premièrement l'amour et la fécondité, et que dans tout ce qui aime et procrée, Michelet voit un égal motif à l'enthousiasme et à la compassion !

— Écoutez-le parler du beau sang rouge, ardent, qui parut un jour sur les ondes « dans ces colosses, enfants gâtés de la nature ». Voilà le beau sang rouge qui circule enfin dans le corps des grands cétacés :

« Par lui, commence une jeunesse toute nouvelle dans la nature ; par lui, une flamme de désir, l'amour, et l'amour de famille, de race, qui, étendu par l'homme, donnera le couronnement de la vie : la pitié ! »

Et l'on comprend alors, devant ce matérialisme étrange, l'espèce d'horreur sacrée avec laquelle Michelet entrevit l'ascétisme religieux. Tels on se figure les druides défendant la sauvage futaie et la mousse sanglante qui leur servaient de temple, et leur lutte féroce contre le prêtre qui venait conquérir la futaie pour en faire un modèle de cathédrale, et s'emparer de la mousse chaude de vie répandue, pour la destiner aux prosternations du cœur et de l'intelli-

gence ! « Dieu est esprit, » disent les livres saints. Cependant, Michelet tombe en extase devant les énergies charnelles, devant la force panthéiste et expansive qui, pareille à l'Éros antique, vivifie les germes.... Mais l'imagination, la vibrante imagination qui s'enivre et se brûle les ailes devant la matière aveuglante et fascinatrice, voilà l'alibi que Michelet peut établir quand il est accusé d'avoir déserté la civilisation chrétienne; imagination exagérée et, par cela même, exposée aux perversions ; instrument délicat, prompt à se détraquer ; voilà encore une circonstance atténuante !

III

La France, sa bien-aimée, ne pouvait être remplacée par un autre coin de terre. Il voulut s'exiler sur l'eau immense que caresse le globe tout entier, sur l'eau qui n'a point de commencement et n'a point de fin. Ses courants secrets se croisent sous le sol, ses courants superficiels se combinent avec les fluides sidéraux, et son universelle fraîcheur baigne le cœur blessé qui avait convoité la France, une France toute revivifiée par les influences révolutionnaires.

La rancune de Michelet fut amère de ne pouvoir l'étreindre comme il l'entendait. Sous le coup de cette déception, il traversa une période

funeste, mais les névroses se guérissent sur les rivages fustigés par les embruns, et le fâcheux état d'âme du pamphlétaire s'améliore aux effluves venus du large. Les vastes soupirs de l'océan soulagent l'oppression de ses facultés et les vents hardis, qui soulèvent les vagues, stimulent son courage intellectuel.

L'imagination, gâtée par un commerce trop assidu avec les hommes, se retrouve et resplendit devant la mer purificatrice. La voilà maintenant absorbée par la psychologie des flots.

L'historien n'y perdra rien. Il chante l'épopée des ondes, les guerres que les êtres s'y livrent entre eux avec des peuples entiers qui disparaissent, dévorés par les plus forts !

A l'étude des hommes, Michelet apportait des inconvénients de poète et il entonne le poème des océans avec toutes les qualités d'un chroniqueur.

Le système nerveux s'est détendu, l'âme religieuse s'épanche davantage. Au fond des mers, Michelet voit s'accomplir des rites. Il assiste à des cérémonies fastueuses, il participe à la célébration de mystères augustes.

Michelet a le culte de l'amour et de la fécondité. Son hymne le mieux inspiré va louer l'eau féconde, va s'adresser aux étendues prolifiques où s'élaborent le plus de germes :

« La grande fatalité du monde, la faim, n'est que pour la terre, ici elle est prévenue, ignorée. Aucun effort de mouvement, nulle recherche de nourriture. La vie doit flotter comme un rêve. Que fera l'être de sa force? Toute dépense en est impossible. Elle est réservée pour l'amour. C'est l'œuvre réelle, le travail de ce grand monde des mers : aimer et multiplier. L'amour emplit sa nuit féconde. »

* * *

....Et dans la mer aussi, il n'a pas manqué de voir une femme : maîtresse souple qui enlace et qui fuit ; maîtresse féconde qui promet l'abondance ; maîtresse mystérieuse qui raconte des rivages ignorés :

« Telle est la mer. Elle est, ce semble, la grande femelle du globe dont l'infatigable désir, la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais.... »

Sa prédilection pour la femme, son respect

pour celle dont les flancs abritent les naissances, s'exaltent dans une sorte de vénération pour l'élément qui recèle des myriades de vies; vies embryonnaires, mais qui attestent au plus haut point la fécondité.

Et pendant des centaines de pages, il explore la vaste humidité qui imprègne les continents d'un humus protecteur, il interroge la mer, cette sœur aînée de la terre, il sonde les entrailles immenses où palpitent les vagues, où le désir tressaille dans chaque goutte d'eau, où la vie couve, où l'amour fermente sous les flots écumeux.

Il raconte, dans un langage superbe, les épousailles des bêtes marines, il dit avec des mots enchanteurs comment les harengs, les requins et les baleines, entre eux, se cherchent et se rencontrent; comment les madrépores avides tapissent les sables profonds; comment, à travers toutes les chairs miroitantes et souples des poissons, glisse un rayon divin, le même qui tombe sur les hommes, mais plus diffus et plus troublant encore!

L'imagination déformatrice devient ici prestigieuse. La prescience infaillible de l'amour et

de la poésie reprend ses droits compromis sur le terrain positif. La mer, décrite par Michelet, est une éloquente paraphrase du verset de la Genèse, où les eaux encore tièdes se répandent, où le monde aquatique nage et pullule devant le Créateur satisfait.

....Prises dans un impétueux courant, emportées en des effluves magnétiques de sympathies, d'attirances, les pensées voguent, accompagnant « les armées microscopiques des atomes à coquille, qui, chaque année, vont du monde austral au monde boréal, des deux côtés de l'Amérique, portées dans les eaux maternelles par des courants réguliers, du cap Horn jusqu'aux Florides, au delà, et font comme en songe un voyage de six mille lieues. »

IV

Il aima la mer; il aima la terre aussi. Dans les boues d'Acqui, Michelet va ensevelir son corps tout épuisé et le sein de la bonne terre le réchauffe, rétablit ses forces. Et n'est-ce pas une sensualité de petit enfant blotti dans un giron que cette douce phrase de l'historien qui veut guérir sa langueur :

« La seule idée qui me restait, c'était *Terra mater*. Je la sentais très bien, caressante et compatissante, réchauffant son enfant blessé. Du dehors ? Au dedans aussi. Car elle me pénétrait de ses esprits vivifiants, m'entrait et se mêlait à moi, m'insinuant son âme. L'identification devenait complète entre nous. Je ne me distinguais plus d'elle.

« .... Non enterrée, la tête se plaignait, n'était plus moi ; du moins, je l'aurais cru. Si fort était le mariage ! Et plus qu'un mariage entre moi et la terre !.... Elle avait pris pour elle mon infirmité, mon péché. Moi, en devenant terre, j'en avais pris la vie, la chaleur, la jeunesse. »

* * *

La terre comme la mer est aussi la maîtresse de l'homme :

« Un seul procès est bon, une seule guerre et un seul combat, c'est l'aimable combat de l'homme et de la terre, la guerre qu'il fait à sa grande femelle, féconde, adorée, qui se défend, résiste, afin d'être vaincue.... »

Michelet aime la terre comme une amante, il l'aime comme une mère et aussi comme une sœur. Elle est peuple comme lui, une roturière pleine de courage :

« Dure condition de la terre ! Ce n'est pas la dame oisive, qui créée une fois, parée, disait : C'est bien, je suis belle. C'est l'infatigable ouvrière, née pour travailler, lutter. Il n'en est que mieux peut-être. Elle paraît si éprise de la

lumière paternelle que, dans la lutte et les obstacles, l'amour lui ferait peut-être oublier l'amour de soi, perdre l'équilibre intérieur. Elle fuirait hors d'elle-même »

La voici encore tout enamourée sous les caresses solaires :

« Qu'il soit son père, son amant ou tous les deux, il est sûr que c'est lui qu'elle regarde, qu'elle suit de son grand mouvement et non moins dans tous ses actes de circulation, de fécondation.... Dans les âges ténébreux où les vapeurs l'enveloppaient sous un voile d'atmosphère opaque, elle le sentait déjà, le cherchait du fond de son rêve.. . »

Et dans la Révolution, Michelet verra surtout un accès d'amour envers la terre épouse de l'homme ; un désir plus ardent de la posséder, le droit pour chacun de l'embrasser et de la féconder. Le sang versé sera une quantité négligeable, tel le sang d'une mère coule inaperçu dans le drame de l'enfantement.

La Révolution est, à ses yeux, une naissance pleine d'espoir. C'est une naissance et c'est un mariage ; la naissance du peuple et son mariage

avec la terre ! Elle sera aussi un retour au culte antique du soleil.

Avec la Révolution, Michelet se passionna pour le soleil générateur de la glèbe fertile, il voulut que les hommes modernes se prosternassent au pied de l'astre vainqueur, comme les premiers hommes du monde avaient salué « Agni », ce rayon primordial qui faisait tressaillir les flancs de Cybèle !

* * *

Il aima la terre comme le peuple sait l'aimer. Il l'aima en paysan, de tout son cœur, de tout son esprit. Et aussi bénéficia-t-elle de la tendresse qu'il eut pour sa mère et de son regret de ne pas savoir « où étaient ses os.... » Alors, par une revanche d'amour, celui qui n'avait pas eu de quoi acheter une tombe s'empare de toute la terre, sûr de posséder ainsi le coin où gisaient les restes chers. Il l'interroge comme une nécropole, il la respecte comme un berceau. Il l'embrasse tout entière dans un élan filial. Entre son amour pour la terre et son culte pour les morts, c'est un pieux échange. La terre, saturée des morts bien-aimés, s'accroit

de richesses nouvelles, devient une mine inépuisable.

Il aima vraiment, dans la terre, la chair et les os des disparus. Par eux, il s'éprit de toute la planète et la vénéra, allant partout se mettre à genoux.... Piété, sollicitude, pèlerinage; soin de la poussière à laquelle se mêlent des cendres chéries et des germes de vie.

Et parmi ces cendres et ces germes, Michelet érigera un mausolée dont il va sculpter les frises avec les attitudes et les gestes de la femme.

SON AMOUR POUR LA FEMME

SON AMOUR POUR LA FEMME

« J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes; je l'ai perdue il y a trente ans, — j'étais enfant alors, — et néanmoins toujours vivante elle me suit d'âge en âge. Elle a eu mon mauvais temps et elle n'a pas pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée et je ne la consolerai pas.... Je ne sais pas seulement où sont ses os : j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre.

« Et pourtant je lui dois beaucoup.... je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles — sans parler du geste et des traits —

je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie que j'ai pour les âges passés, ce tendre ressouvenir de tous ceux qui ne sont plus.

« Qu'est-ce que je pouvais donc lui rendre moi-même, avancé dans la vie, pour tant de choses que je lui dois? Une seule dont elle m'aurait su gré, cette réclamation pour les femmes et pour les mères. Je l'écris ici en tête d'un livre qu'on croit un livre de dispute. A tort. Plus il ira dans l'avenir, s'il y va, plus on verra que malgré l'émotion polémique, ce fut encore un livre d'histoire, un livre de foi vraie et sincère.... Où donc ai-je plus mis mon cœur?.... » (*La femme*. Pâques 1843.)

La passion pour la patrie enfanta son œuvre d'historien.

Son amour romanesque et un peu lointain pour la mère perdue jeune, se généralise dans une sympathie tendre pour toutes les mères, pour toutes les femmes, et il voulut être l'historien de la femme comme il fut l'historien de la France.

Il appelle ce livre sur la femme un livre

d'histoire, un livre de foi vraie et sincère, et il ajoute pour en donner la preuve : « Où donc ai-je plus mis mon cœur ? » Il ne veut point qu'on l'appelle « un livre de dispute » et il considère « l'émotion polémique » comme éphémère.

Michelet a raison. Son œuvre laissera une impression de foi et d'amour — l'amour demeure et les disputes s'apaisent. De cet amour, il restera la partie immatérielle qui est l'essence de l'amour même et comme son foyer qui ne peut s'éteindre. Mais tout ce qui fut passion, c'est-à-dire exagération, déformation, disparaîtra, se démodera, l'est déjà.

Faisons donc abstraction de la dispute et de « l'émotion polémique ». Ouvrons ce livre d'histoire, ce livre de foi et d'amour où Michelet « met tout son cœur ». Ouvrons le livre « de la femme », ouvrons par extension tous les livres de Michelet.

— La foi sauve et l'amour rachète. Faut-il absoudre l'historien passionné qui eut tant de foi dans sa cause bonne ou mauvaise, et tant d'amour, en dépit des disputes et des polé-

miques ? — « Y mettre son cœur », voilà son procédé pour écrire ; y mettre le cœur avec ses aversions et ses préférences ; le cœur, cet organe qui est le siège des répulsions et des attirances ! Aveuglément, il détesta et il aima, il joua de l'instrument qui frémit aux joies de la vengeance ou de l'enthousiasme.... Haine des grands, des rois, des prêtres ; amour du peuple, de la patrie, de la nature, et sous le double coup de ces émotions, sentir son cœur battre à tout rompre et la combativité renaître à outrance, voilà l'œuvre de Michelet, voilà l'immense roman qu'il a voulu nous faire lire.

Son histoire est amour : évocation passionnée, soif ardente de possession ! Sa géographie aussi est amour. Il la comprend comme une large caresse qui enveloppe le globe et en délimite les contours. Il a écrit un volume intitulé « l'Amour ». Toute son œuvre devrait porter ce titre, car toute son œuvre est consacrée à l'amour avec la pitié pour initiative et la fécondité pour mobile. — Sans oublier la rancune, ce corollaire de nos affections !

Michelet vécut toute sa vie avec des maîtresses adorées. Il aima la nature, cette femme aux flancs larges et puissants, aux bras doux et forts qui embrassent les hommes et les façonnent. Il aima la mer, cette femme berceuse, cette femme nourricière entre toutes. Il aima la terre, cette femme infatigable qui a la propriété d'élaborer la matière vivante en son limon fertile. Il aima la patrie, cette femme jalouse qui ne permet pas à ses enfants de se disperser au delà de ses frontières....

Et, maintenant, il aime par-dessus tout le principe féminin, celui qui porte en soi l'avenir et en ressent un perpétuel malaise. Il environne de ferveur l'arche sainte où se conserve l'essence des générations ! Michelet est maîtrisé, dompté par la force passive qui attend les désirs, qui les subit et les rend utiles ; force aveugle, inconsciente, mais que l'on doit adorer.

II

Il eut un culte pour la femme, mais plus encore une compréhension de ses infirmités. Il soigne en elle une enfant malade, une enfant blessée et... finalement il l'observe comme il ferait d'un scarabée ou d'un colibri, avec la minutie d'un naturaliste. Il obtient ainsi une pièce de musée, classée, étiquetée, cataloguée ; échantillon curieux mais dénué de vie.

Sa méthode ne tient pas assez compte des écarts qui se produiront par rapport au type adopté, et cette soi-disant femme normale ne donne aucune idée de l'espèce féminine, non composée de femmes normales, mais de femmes d'exception.

La « femme » de Michelet a mille analogies avec l'Ève de Milton — mais Michelet était tenu d'observer des filles d'Ève toutes différentes les unes des autres et non le type exemplaire de l'espèce. — De là cette fiction perpétuelle, cette évaluation prétentieuse et approximative qui le caractérisent ici encore. Une fois de plus il a conclu du particulier au général et substitué l'être qu'il veut voir à celui qu'il regarde.

Au demeurant, son empressement rend des services. *L'Amour*, livre étrange qui scandalise et édifie, peut servir de manuel aux jeunes époux. Ils y apprendront la sollicitude, la confiance réciproque, et la science du bonheur conjugal, en devenant plus familière, se vulgarisera peut-être : l'estime pour l'épouse augmentera dans la déification de ses infirmités.

La Femme est une sorte d'épopée du mariage où les moindres péripéties sont importantes, où les menus incidents produisent de vastes conséquences. Ce traité de haute morale laïque a l'avantage de transformer en poésie la prose matrimoniale, et, lui aussi, enseigne la

pitié ; la pitié que l'époux doit à l'épouse en échange de sa fragilité !

* * *

Michelet a la préoccupation utile, indispensable de l'organisme féminin. A-t-il abordé le « je ne sais quoi » qui rend l'âme féminine irréductible et la met à l'abri du scalpel ?

Est-il entré dans ce for intérieur qui, pour les unes est un sanctuaire, pour les autres une citadelle ou bien une chambre mal éclairée où elles se cachent et où peut-être elles s'ignorent ? — Il vaut mieux se limiter à l'idée que Michelet a vu dans la femme un réceptacle pour *la fécondité* et un temple pour *la pitié*.

A ce double titre, elle l'a captivé :

« La femme ne serait pas la femme, c'est-à-dire le charme du monde, si elle n'avait pas un don touchant : *la tendresse pour toute vie*, la pitié et ses belles larmes. »

Et ces perfections, il les trouve au plus haut point chez la femme noire :

« Elle est de toutes la plus amoureuse et la plus génératrice, et cela ne tient pas seulement à la jeunesse de son sang, mais, il faut aussi

le dire, à la richesse de son cœur. Elle est tendre entre les tendres, bonne entre les bonnes (demandez aux voyageurs qu'elle a sauvés si souvent). Bonté, c'est création, bonté, c'est fécondité.... Africa est une femme. Ses races sont des races femmes. La révélation de l'Afrique par la race rouge d'Égypte, c'est le règne de la grande Isis.

« A ces femmes noires enseignez la nature, et quand elles connaîtront vraiment la terre (si belle, si bonne, si femme), elles en tomberont amoureuses, et bien plus énergiquement qu'on ne l'attend du climat, elles s'entremettront du mariage entre la terre et l'homme. L'Afrique n'a que l'Isis rouge, l'Afrique aura l'Isis noire, un brûlant génie femelle, et pour féconder la nature et pour raviver les races épuisées. »

III

Il importe ici d'assimiler le rôle de la femme au rôle de la nature. La femme, la nature, Michelet les a aimées ensemble, la femme, force de la nature, élément de fécondité, se dégageant comme une personnification de la nature même. — Nature, épouse du Créateur qui l'a fécondée ; femme, épouse de l'homme qui excite ses énergies ; femme ou nature, peu importe, tout se ramène à une rencontre de la force passive avec la force active. De là proviennent toutes les éclosions. Le Créateur évoqua le monde dans un pareil acte d'amour, ajoutant le « Croissez et multipliez », conférant à la nature le don divin de fécondité ! Et l'homme

aussi va le conférer à la femme, l'homme aussi sera un créateur[1]. Il révèle la femme à elle-même, il propage le « Fiat lux » et bientôt après le « Croissez et multipliez » dans son cœur et dans son intelligence. Et puis une fois qu'il l'a faite créatrice à son tour, il se complaît en elle, il l'approuve en s'écriant : « Cela est bon ».

L'imagination de Michelet fut singulièrement frappée du rôle important et presque prépondérant de la femme vis-à-vis de son initiateur et de la nature vis-à-vis de l'invention divine. Le chaos a tressailli sous le souffle de « Celui qui est », l'œuvre des épouses a été bénie sous l'influence de l'amour.... Mais voici que la création nous cerne, nous englobe, nous détient dans le monde visible que le Verbe a laissé pour gage, et voici que les agissements féminins circonviennent l'histoire, et l'emprisonnent dans leur fine trame ! — Tout en accordant à l'homme la supériorité initiale et tout en donnant à la femme le rôle d'une douce

(1) Michelet reprend sous une autre forme la théorie de la Genèse. Ève s'échappe des flancs d'Adam qui l'avait précédée dans l'existence, pour mieux être son initiateur.

bestiole, il n'en reste pas moins vrai que Michelet laissera le dernier mot à ce génie insidieux qui sembla dès l'origine déjouer l'homme et le mettre sous l'empire d'une tentatrice : Ève, force passive, prend tout de suite l'initiative et Adam, force active, borne son rôle à consentir ; le père des hommes a investi sa compagne du titre de maîtresse....

Cet enthousiasme pour la fécondité qui incombe au principe féminin, à la force passive, entraîne encore Michelet quand il s'agit de régler le pouvoir de la nature vis-à-vis du pouvoir créateur. Il exalte la productrice apparente jusqu'à lui attribuer un rôle provocateur. Ce n'est plus la nature, apte à recueillir la pensée créatrice et à l'exprimer, ce n'est plus la nature secondant le générateur, elle le conduirait....

Et pourtant Michelet fut déiste, et pourtant Michelet eut pour lui-même un orgueil d'homme initiateur, d'homme créateur que rien ne pouvait dépasser !

IV

Michelet a-t-il vidé l'inépuisable querelle entre les aptitudes de l'homme et celles de la femme? — Pour lui, tout se réduit à la différence des attributions résultant de la différence des facultés. Le monde moral comme le monde physique se simplifie en deux éléments nécessaires l'un à l'autre : le principe fécondant et le principe fécondé Celui-ci recèle une énergie non semblable, mais équivalente à la force du désir qui s'en est emparé (1). En cette occurrence, la femme a un pouvoir récepteur, un emploi de creuset, d'alambic. Les toxiques et les

(1) Mgr Dupanloup parlait aussi de ces deux êtres « différemment semblables ».

curatifs s'y combinent. Les réactions inattendues s'y préparent. L'esprit du mal y déposa ses tendances, car il savait que les fermentations s'accomplissent là. Il en sera de même pour le bien.... Et tous les semeurs de la pensée ont jeté des graines dans le cœur et dans l'intelligence de la femme (1).

Elle joue dans le monde moral et dans le monde physique le rôle occulte et magnifique de la nuit bienfaisante, de l'obscurité sacrée qui prépare les éclosions. En ses profondeurs silencieuses et attentives s'accomplit le phénomène de l'assimilation, de la nutrition : arts, philosophies, religions, ont été portés ainsi. Semblable à un pollen subtil, le génie créateur a traversé les espaces infinis et l'enthousiasme de la femme l'a recueilli au passage.... A elle revient la tâche de conserver les germes, de les faire un jour fleurir et fructifier.

C'est au sein de la femme que sont nourries les entreprises des hommes, c'est au giron de la femme qu'elles sont bercées, et ses imagina-

(1) Michelet disait de la nature et de la femme ce que Wagner disait de la musique : « Sein fécond où germe et se développe la semence émanée du Verbe... »

tions vives, ses sensibilités aiguës, jointes à ses abnégations, vont les propager. Et plus une femme est femme, c'est-à-dire plus elle est passive, plus on la verra se transformer en mère ; en mère non seulement des enfants selon la chair, mais aussi des productions intellectuelles, morales, religieuses, dont la gestation doit être assurée pour que la terre reste vivante.

Le rôle de l'époux est d'initier l'épouse, de mettre des parfums choisis dans ce vase d'élection. Et : « le bonheur de l'initiateur, c'est de se voir dépassé par l'initiée. La femme cultivée incessamment de l'homme, fécondée de sa pensée, croît rapidement, et un matin, se trouve au-dessus de lui. Elle devient supérieure, et par ces éléments nouveaux, et par des dons personnels, qui, sans la chaleur de l'homme, auraient eu peine à éclore. Aspirations mélodiques, attendrissements de la nature, ces choses étaient en elle, mais elles ont fleuri par l'amour. »

* * *

Pourquoi l'ennemi de la patrie, l'ennemi de la nature, se retrouve-t-il là aux côtés de la

femme ? — Profanation ! « Ceux qui aiment le moins gouvernent celles qui aiment le plus ! »

En contemplant la femme comme en contemplant la France et la nature, Michelet ne peut supporter d'apercevoir en même temps les prêtres. Et quelle opportunité leur reconnaître ? Il table toujours sur une humanité parfaite, et l'humanité parfaite n'aurait aucun souci de les voir intervenir. Michelet n'admet pas de défaillance dans l'humanité de ses rêves livrée à la nature et libérée d'une discipline vexatoire.

Loin du prêtre, voici le ménage modèle : « L'époux doit être le confesseur et le médecin, l'épouse doit être la fille dans les premiers temps, sœur dans la suite, mère à la fin.... »

Programme sublime où le mari est un pontife, où la femme est une religion qu'il ne cesse d'officier.

Et finalement, on entend l'épouse qui s'écrie à son tour :

« Il est pour moi l'Église, c'est ma religion, et à lui seul.... Je suis toute à toi ! Tu es fort !.... »

V

....Le prodige est accompli. Un enfant naîtra qui sera le légataire du trésor accumulé à la sueur de nos fronts. L'homme y apporta un plus vaste désir, la femme une plus grande capacité de douleur. La force active et la force passive montent de pair sur un trône d'airain où se juge la descendance de chair et d'esprit qui fut annoncée à la race humaine.

Au sommet du monument élevé en l'honneur de la fécondité, Michelet arbore un drapeau, planté là comme pour indiquer que les travaux sont terminés.

Il écrit le livre intitulé *Nos fils*.

Après avoir béni la maternité sublime de la

femme, après avoir observé l'enfantement sans trêve de la nature, Michelet entreprend l'éducation « du fils », soigne l'héritier des promesses.

Cet héritier présomptif se trouve être un avorton, une créature rachitique. Comme l'un des derniers rejetons d'une haute lignée, il tombe dans l'inutilité, avec un je ne sais quoi de sénile qui est le retour ironique des ambitions jeunes, la preuve d'une conception tardive et hors de saison.

Et pourtant Michelet a semé cette œuvre d'excellents principes. En voici entre mille :

« L'éducation intuitive qui saisit par le regard, l'éducation active, étaient trouvées avant Frœbel. Que fallait-il y ajouter ? — Agir, *c'est produire et créer*.... Bref, l'homme n'est lui *qu'en créant ;* son vrai nom, *c'est créateur*. »

« L'enfant est un créateur. L'aider à créer, c'est tout. Dès lors, plus de bavardage, l'enseignement silencieux. Peu de mots : des actes et *des œuvres*. »

« Une seule chose est solide, Madame, et nulle autre, la foi.... Il vous faut un homme *de foi*. Mais j'entends de foi active. C'est-à-dire

un homme d'action. Oui, mais d'action productive, un producteur, un créateur. »

.... « Quiconque se sent en puissance, c'est-à-dire plein, fort, producteur, créateur et générateur, a un fonds inépuisable et de gaieté sérieuse (c'est la vraie), et de courage, et d'amour aussi, Madame. »

Voici encore une belle et intéressante conception de l'éducation :

« L'éducation du garçon, dans l'idée moderne, c'est d'*organiser une force* productrice, de créer *un créateur*. L'homme moderne n'est pas autre chose.

« L'éducation de la fille a le but d'*harmoniser une religion*.

« La femme est une religion. Sa destinée est telle que plus elle restera haut comme poésie religieuse, plus elle sera efficace dans la vie commune et pratique. »

« Comme je sais qu'il n'y a ici-bas de bonheur qu'un seul, créer et créer toujours, j'ai tâché, à tout âge, qu'elle fût heureuse, c'est-à-dire qu'elle créât. »

« ... Autres sont leurs vocations et leurs ten-

dances naturelles, autre aussi leur éducation.... différente dans la méthode, harmonisante pour la fille, pour le garçon fortifiante.... pour l'homme qui est appelé au travail, au combat du monde, la grande étude, *c'est l'histoire*, le récit de ce combat.... pour la femme, doux médiateur entre la nature et l'homme, entre le père et l'enfant, son étude toute pratique, rajeunissante et embellissante, c'est celle de la nature. »

Tout cela est noble et serait une force, mais quelle difficulté d'application ! La création nous jette des éléments et nous les groupons vaille que vaille, devinant des lois cachées, mais existantes. Nous ne tirons rien du néant. L'homme est un pauvre inventeur et, parmi ses inventions, il en est d'utiles, et il en est de nuisibles. Les unes sont marquées au coin du génie, d'autres sont des jouets puérils. Michelet en eut de toutes les sortes.

Ce « créateur » est doublé d'un démon « destructeur ». Michelet crée sur des ruines. Il est révolutionnaire et c'est ce qu'il appelle créer, et l'esprit révolutionnaire, chez lui, représente surtout l'esprit de révolte.

A force de déifier « l'homme moderne », à force de prôner « l'homme créateur », il prit, son rôle au sérieux et il s'affaissa, retombant dans une sorte d'obscurantisme. Cette imagination brillante, véritable « porte-lumière », pâlit dans un souffle d'orgueil et se mit à composer des volumes tels que *Nos fils*, *la Sorcière*, *la Bible de l'humanité*.

VI

Émerveillé par l'ordre qui règne dans la création, Michelet ne conçoit pas qu'il fasse défaut dans les affaires humaines. Ne sont-elles pas réglées, elles aussi, par des lois sages et qui s'appliquent d'elles-mêmes ?

— Être heureux, c'est être fécond. Or, la fécondité brasse les germes, sans souci du triage et de la parcimonie. Pourquoi veiller au chevet de la patrie, de la famille, de la nature, pour réglementer leurs songes ? La morale est naturelle, ayons de la moralité, mais soyons libres ! Et pour principale adoration, allons vers le soleil qui bénit les hommes avec le geste superbe de ses rayons épars ; allons vers le

soleil qui encourage la terre, sa laborieuse épouse, avec des baisers de feu !

Et l'humanité se tourne vers le père, vers le maître. L'humanité regarde le soleil et, semblable à un jardin de fleurs qui étale des couleurs et répand des parfums, elle exhale de l'allégresse et de la reconnaissance.

Après avoir accompli le cycle de toutes les croyances, puis s'être égarée quelques siècles dans les errements du culte romain, la voilà revenue au culte d'origine, à l'invocation de l'astre qui met la vie sur la surface du globe !.... Prière matinale à laquelle succédera l'enfantement du jour, la création quotidienne.

La prière du soir nous inclinera de nouveau, parmi la lumière tombante et dans un dernier salut au disque d'amour.

Entre un lit nuptial et un berceau, et non loin d'un autel de gazon, l'homme moderne fait ce rêve. Michelet ne se réveilla pas.

SA HAINE

CONTRE

LA CIVILISATION CHRÉTIENNE

SA HAINE

CONTRE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE

....Il aima le peuple, il aima la patrie, il aima la nature, il aima la femme et il abhorra l'Église, qui, disait-il, prétendait abuser le peuple, inspirer la patrie, contrecarrer la nature, influencer la femme.

Michelet détesta incidemment la royauté. Son animosité fut surtout contre la civilisation chrétienne, à laquelle il opposa la civilisation révolutionnaire dont l'ère date de 1789.

Il hait le catholicisme, et la haine comme l'amour a sa cristallisation, sa déformation. Michelet déforme, enlaidit et, finalement, exècre un catholicisme imaginaire et horrifiant....

Alors il voit rouge, il veut tuer, il court sus au monstre, il a, dans ce cas-là, de véritables transports.

Michelet fut obsédé, harcelé par une série d'images qui, à chaque instant, menacent de devenir délirantes. Il eut des extases devant ses frères douloureux et devant la patrie resplendissante; la pitié, le patriotisme, le culte de la nature, le ravirent au-dessus de soi-même. Mais il fut poursuivi par une vision terrible, qui fut celle des rois et des prêtres. Ils lui devinrent des êtres fantastiques qui hantaient ses cauchemars et pourvoyaient sa démence. Les jésuites l'affolent particulièrement. Une ronde de jésuites tourne autour de sa fièvre et, comme un furieux, il s'élance, il brise la ligne qui sépare la névrose de la folie, le mensonge hystérique de l'hallucination.

Jamais Michelet n'aima sans croire menacé l'objet de son amour. — En dehors de ses grandes crises, un ressentiment quasi maladif ne cesse de le tourmenter. Tremblant et irritable, il voit des ombres qui guettent, qui vont assaillir.... Il est devenu inquiet, sombre

et il parle de « l'ennemi » avec des airs singuliers : monomanie de la persécution catholique, jointe à l'impression qu'on veut l'enfermer, le circonvenir ! Il a cet effroi des clôtures qu'ont certains nerveux. L'Église lui inspire les mêmes sentiments que la Bastille. Il s'évade hors de sa sujétion comme un aliéné se précipite d'un parapet ou d'une fenêtre pour échapper aux étreintes de son mal : « Élargissez Dieu ! » s'écrie-t-il dans une sorte d'angoisse. Alors, ivre de lumière et de liberté, gagné par la joie de vivre et d'être au soleil, il saisit « la Bible de la Perse, sans danger, sans détours et lumineuse autant que l'hébraïque est sombre. Ici tout est honnête, tout est dans le grand jour de la vraie sainteté. C'est le pays des purs. Le purificateur, le tout-puissant soleil illumine tout.... »

Et rien ne manque à ces débordements, pas même les sanglots. Voilà qu'à la fin de ce livre du *Prêtre*, la pitié reprend le dessus ; pitié de névropathe, elle aussi ; larmes trahissant la misère nerveuse !.... Après les avoir avilis, il leur tend les bras : « J'ai fini, et mon cœur n'a pas fini, un mot donc encore, un mot aux prê-

tres. Je les avais ménagés, ils m'ont attaqué. Eh bien ! aujourd'hui même, ce n'est pas eux que j'attaque. Ce livre n'est pas contre eux. Il n'attaque que leur esclavage, la situation contre nature où on les retient, les conditions bizarres qui les rendent à la fois malheureux et dangereux. »

Plus haut, il avait tracé du prêtre cette silhouette injurieuse et fantaisiste : « Il est seul; donc, qu'elle soit seule. Il n'a point de famille, elle n'aura point de famille. Il la hait, épouse et mère, il la veut amante.... Amante de Dieu lui-même, il s'y trompe en la trompant. »

Mais, maintenant, il se désénerve, et ce sont de larmoyantes explications.

Sous l'excitation antireligieuse, son imagination traverse une de ces épreuves où la volonté flotte au hasard, où la vase des impulsions remonte à la surface et surnage. Heures de mélancolie, de folie, où le blasphème prend la forme d'un tic, où l'on jette à la face de ceux qui approchent des mots qui les embarrassent et les font rougir. Michelet y joint une froide

assurance qui achève de déconcerter. Il discourt à la manière d'un professeur et arrive parfois à donner l'illusion de la lucidité. Théologien à rebours, il explique tout à sa manière et en dehors de l'orthodoxie.

Il dénonce les abus, il signale les infirmités, il patronne des doctrines erronées, mesquines, intolérables, et puis il s'immisce dans les dogmes, il les commente, il les dénature, il ne les laisse que quand il les a rendus méconnaissables et dignes de l'horreur publique. Il fait des contes à dormir debout qu'il prend au sérieux ; il colporte d'ineptes racontars auxquels il se fie, parce qu'ils corroborent sa manière de voir. Néanmoins, pour parler des mystérieuses choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues », il prétend demeurer l'historien correct et bien informé, il tient à rester très érudit, ami du document. Il mêle ensemble, d'une main profanatrice, la calomnie et les faits authentiques. Car la calomnie ne va jamais seule, elle n'avancerait pas si quelques détails véridiques ne lui frayaient la route.

Guidé par la rancune, il erre autour des

murs extérieurs qui gardent « l'eau sacrée », mais il n'approche jamais de ce puits où le Christ disait d'une voix triste et révélatrice : « Si vous saviez le don de Dieu ! » Certes, Michelet l'ignore, à moins qu'il ne le refuse. Quelle part faire à l'exaltation, à la duplicité ? Élevé en dehors des croyances catholiques, il en parle comme un bouddhiste ou un islamiste saurait le faire. Et son incompétence se double de mauvaise foi et d'intentions malicieuses :

« Comment dire le *Pater* où il est sous-entendu que Dieu nous induit dans la tentation ?.... »

« Comment me réjouir à ce Noël d'un Dieu qui n'est pas mort pour tous ?.... »

Et ce que Chateaubriand appelait « le génie du christianisme » lui paraît consister en des pratiques bizarres, tour à tour grotesques et scandaleuses. Pour un peu, il affirmerait, à l'instar des païens de Rome, que les chrétiens adorent un âne et se repaissent de la chair d'un enfant. Il ne devinait pas l'ésotérisme de ce culte qui ne cesse de s'exprimer en langage figuré.

Les croyances arrêtées du catholicisme, sa logique implacable, la contradiction qu'il oppose parfois au témoignage des sens ; les cérémonies dont chaque détail correspond à une intention, tout cela ne pouvait séduire l'esprit romanesque de Michelet.

Il voyait le signe sans en voir le sens, d'où il concluait à l'absurdité, tandis que le côté obscur des dogmes l'incitait aux divagations.

Il fut rebuté par l'extérieur du culte sans comprendre que cet extérieur n'est autre qu'une extériorisation, un ensemble d'accents qui soulignent la pensée profonde. Et dans toute l'Église militante qui guerroie, parmi tous ces héros obscurs qui meurent à soi-même sur le champ de bataille du bien et du mal, Michelet n'a su voir qu'un prêtre pâle, au regard louche, se faufiler entre les époux, circonvenir les femmes, berner les pauvres, exploiter les faibles, violer les lois de la nature, les droits de la patrie.

L'Église ! il la discréditera quand même, lui reprochant également les sévérités qu'elle accuse et les tempéraments qu'elle sous-entend :

« Soyez ou ne soyez pas chrétiens. Ne soyez

pas dans ce lâche éclectisme. Que dira votre Dieu ? »

Il condamne ses rigueurs, et lui pardonne encore moins de s'en départir. Il l'accule dans ce dilemme et ne souffre pas qu'elle s'en échappe : vous promulguez des lois draconiennes, et quand vous les transgressez, c'est pire encore. Autrement dit, quand vous les appliquez, vous êtes odieux ; quand vous en exonérez, vous êtes criminel.... Chaque fois qu'il prévoit une conciliation, son intransigeance redouble.

Au comble de l'exaspération, on l'entend s'écrier :

« Donc, deux principes en face : le principe chrétien, le principe de 89. Quelle conciliation ? Aucune. Jamais le pair et l'impair ne se concilieront, jamais le juste avec l'injuste, jamais 89 avec l'hérédité du crime. »

Et son amour pour la Révolution redouble son aversion pour le prêtre ; son horreur pour le prêtre renforce son enthousiasme pour la Révolution. Et il va même excuser Jeanne d'Arc d'avoir fait sacrer un roi en faveur du défi qu'elle porte à l'Église ! Non, certes, Michelet ne laissera pas Jeanne d'Arc à la vieille France,

elle lui revient de droit à lui. Voici Jeanne d'Arc dans le butin révolutionnaire :

« Cette adorable enfant qui fit le salut de la France, Jeanne d'Arc croit suivre le passé, la légende. Elle est au contraire un idéal du peuple nouveau, de l'avenir. En mourant, elle oppose à l'Église la voix intérieure. Au bûcher de Rouen, je salue la Révolution ! »

....Il dispute le terrain pied à pied, conteste une à une les prérogatives, dépouille pièce à pièce les anciennes splendeurs. La France « fille de l'Église? » — Elle est au peuple de France, qui la délivra, qui la fit sienne dans un rapt où tant de sang coula ; dans ce coup hardi, héroïque, qui fut la Révolution. — Michelet ne sortira jamais de là. Il se débat comme un énergumène entre l'amour et la haine, entre la possession et la jalousie. Même jeu dans son amour pour la nature. Là encore, le prêtre est un profanateur. Que se mêle-t-il de la régénérer! Fi du baptême qui prétend relever d'une chute première ; fi de la confession qui ose enregistrer les chutes suivantes !.... Autant d'hypocrisies et d'insolences.... Vous ne savez

donc pas que la nature est bonne par essence et que vos efforts pour la contrarier aboutissent à l'avilir ! Les hommes seraient parfaits, mais vous ne les avez pas laissés faire ! Et Michelet ne cesse de parler d'une humanité idéale qui, certes, n'a cure de la grâce divine ni de la férule catholique.

La restauration de l'édifice humain a commencé en 1789. Elle s'achève peu à peu dans l'homme moderne, qui sera infailliblement heureux et souverainement exalté par la justice, par la liberté, toutes choses qu'entravaient le pouvoir arbitraire d'une royauté, le despotisme insidieux d'un clergé. Pour inaugurer sa campagne contre le christianisme essentiellement basé sur la déchéance et sur la Rédemption, Michelet faisait bien d'arborer cette humanité, ne ressentant nul besoin d'être refrénée ni sauvée d'elle-même.

Et qui sait ! Si les hommes ressemblaient, même de loin, aux êtres superbes mais fictifs que Michelet dresse de toutes pièces, serait-on de son avis et tout au regret qu'une doctrine morose vînt rabattre la joie des cœurs.... Mais ce n'est pas cela.

A un christianisme travesti, défiguré, Michelet oppose une humanité illusoire! Il se croit blessé dans ses enthousiasmes, mais ses enthousiasmes sont des hallucinations.... L'homme-chimère; gargouille hardie et fantastique, servant à décorer un monument de beau style et à déverser le trop-plein d'une imagination orageuse, voilà le type sculpté par Michelet au pourtour de son œuvre sociale!

Oui, peut-être, si l'humanité était aussi belle, les sollicitudes catholiques sembleraient vaines.... Mais les hommes ne sont pas tels que Michelet les a décrits.

* * *

Peut-être serait-il plus juste de dire : Michelet est un passionné. Là, encore toujours, partout, on retrouve en lui les vues rétrécies, exclusives, de celui qui veut posséder à lui tout seul et d'une manière absolue.

L'amour, la fécondité, Michelet les exige pour le parti dont il est le mandataire. Il redoute une concurrence, et il tient au monopole — ses enthousiasmes sont un amour déré-

glé de la propriété — son attrait pour le peuple, pour la patrie, pour la nature, pour la femme le conduit à l'abomination du pouvoir qui les régenterait. Par tous les moyens, et même les plus vils, il cherche à disqualifier « l'ennemi », à déconsidérer le compétiteur. Alors, il les voit tous sous le même angle défavorable, il les prend tous à partie, il les entraîne sans distinction dans son imagination houleuse, dont le flot roule les êtres pêle-mêle comme des galets et des coquillages. L'Église accapareuse de la France ne devait fournir que des ministres félons aux femmes de France, et le champion de la France, le chevalier de la femme rompt ses lances. Cette subdivision des forces romaines en pouvoirs intrigants fait pulluler les miasmes délétères parmi les forces vitales, parmi les forces nationales.

Vis-à-vis du prêtre, Michelet a une jalousie d'homme à homme. Il le malmène comme un rival, avec souvent des gestes grossiers et des provocations de mauvais goût. Dans la prêtrophobie de Michelet, rien de voltairien. Il a les façons d'un rustre. A travers l'histoire de la

France, il a vu passer des soutanes et des manteaux fleurdelisés et il s'est mis à ricaner, à hausser les épaules, à débiter des injures, des menaces, des suppositions ignominieuses. Comme pamphlétaire, il manque d'esprit, il manie une ironie lourde, celle que peut avoir un simple, un passionné. Encore une fois, il n'est pas raffiné, il n'y a rien à lui demander de ce côté. Il est venimeux à la manière d'un homme peu cultivé, et ses aperçus sont ceux d'un paysan à la fois naïf et pervers. En face de l'Église, Michelet a toujours gardé une âme fruste, celle d'un charbonnier qui se serait voué à l'incrédulité.

II

Michelet est anticatholique, mais en revanche, il a une âme essentiellement religieuse qui pécherait par pléthore, par excès de sève. On dirait cette végétation orientale où les troncs éclatent, où les frondaisons luxuriantes ombragent la fièvre.

Il jette au rebut « le grain de sénevé » pour se mettre à l'ombre de la floraison importante qui épanouit tous les cultes et toutes les croyances.

Le catholicisme exclusif et précaire comme il se le figurait ou comme il voulait le présenter, eût été une mutilation pratiquée sur sa religio-

sité. Alors, il se répand dans une piété vague et profuse; il va, ici et là, suspendre des ex-voto. Il s'agenouillera partout, avec tendresse, avec émotion, sauf sur les dalles de l'Église romaine où ses lèvres n'ont point de baisers, mais une écume de rage. Le contact de ces dalles semble provoquer en lui l'épilepsie. Mais aussitôt après, il reprend ses accents de prophète, continue ses dévotions et ses ferveurs :

« Élargissez Dieu! Diderot, qui dit ce mot sublime, en savait-il la profondeur, les sens divers, admirables et féconds?....

« Cela veut dire : Assez de temples! La voie lactée pour peuple.... Assez de dogmes! Dieu étouffe dans ces petites prisons Mais cela signifie surtout : Émancipons la vie divine, elle est dans l'énergie humaine, elle y fermente, elle a hâte de s'épancher en œuvres vives. Elle est dans la nature, y bouillonne, voudrait le déverser en torrents. »

Dans sa haine, il y eut irritation, incompréhension, mais il y eut aussi le besoin de rapports intimes que nul ne profanerait entre l'âme humaine et l' « Être suprême » ; l'Être suprême à qui la Révolution accordait un

autel, au milieu des prêtres assermentés et des prêtres décapités.

Les violences de Michelet sont d'un sectaire plus que d'un impie, et ses invectives semblent lancées par un apôtre. Ce pamphlétaire a des gestes bénisseurs, cet avocat virulent a des accents de prédicateur ; sa tribune à diatribes est aussi bien une chaire à homélies, à sermons, à panégyriques. Et dans sa vie privée, il fut un directeur d'âmes.

Comme ceux qui échappent à un culte obligatoire, Michelet a des fétiches, des superstitions, des idolâtries, et quand il s'agit de la Révolution et des temps modernes, on le voit se couvrir de gris-gris et d'amulettes. — En dépit de tout, il sera l'hôte du catholicisme. Il y vint une fois pour le baptême, dans un élan juvénile, et depuis, il y revint sans cesse, captivé par la haine subtile qui a son origine dans un attrait suivi d'une déception. Le catholicisme fascine Michelet. Il ne peut se passer d'en parler. Tels ces êtres qui ont prise sur notre système nerveux au point que l'on ne peut les souffrir ni les oublier.

Michelet n'eut pas le sens chrétien, encore moins le sens catholique. Il eut le sens divin, mais son âme fut païenne.

Pour se mouvoir à l'aise, il lui eût fallu les divinités antiques, les protecteurs de la cité d'autrefois, les dieux lares qui gardaient les foyers, le culte de la patrie primant tout.... Il trahit lui-même sa préférence quand il décrit le prêtre idéal : « Vieillard sage, ancien du peuple, que tous vénèrent et consultent en toute confiance et en toute liberté. »

Michelet a l'âme païenne, il a aussi l'âme d'un Knox. Il taraude la suprématie ecclésiastique à la manière d'un protestant.

Il proteste, il s'insurge, il poursuit l'Église de cette indignation qui animait les réformateurs. Il voit en elle un obstacle à la liberté, à la vérité. C'est un réformateur, c'est surtout un pontife ! Il ruine les dogmes, mais il fonde une religion.

Un Dieu vague est à la base ou, pour mieux dire, à l'horizon ; un Dieu vague, servi par une religion vague dont les observances sont le bonheur filial, le bonheur conjugal, le bonheur maternel et la perfection innée !

Le ciel devient une terre élyséenne où la douleur se trouve submergée dans un océan de pitié; pitié plus aimable, plus enviable que toutes les joies. Les rêves d'au delà se réalisent dès ici-bas, un âge d'or remplace la béatitude.

Au demeurant, de nobles exigences et des aspirations élevées. Il n'ignore pas que le chasseur doit viser au-dessus de sa proie pour l'atteindre. L'imagination aussi doit maintenir sa ligne de tir un peu trop haut dans l'idéal pour toucher son but.

Et Michelet va confisquer tous les moyens dont usent les forces adverses, capter toutes les sources où elles puisent : il va détourner les rites catholiques au profit du culte qu'il organise. — La confession ? — Il l'institue entre les époux, détaillée, scrupuleuse, obligatoire. La communion ? — Il l'ordonne fréquente avec la nature, pleine d'effusion avec les êtres. — Niant l'efficacité du surnaturel, il croit, par ce fait, multiplier à l'infini les secours naturels. — Les hommes devenus indépendants n'ont plus besoin de subsides divins pour s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Ils s'érigent peu à peu, et par leurs propres forces, jusqu'à

former un peuple saint et affranchi. Mais en brisant leurs entraves, ne les a-t-on pas lancés à travers d'autres infortunes? — Cette délivrance ouvre une série d'aventures non moins lamentables que les précédentes. — L'espérance des utopistes est plus inaccessible que l'espérance religieuse ; elle est encore plus lointaine! Elle assure la paix et l'amour dès ce monde, mais pour « plus tard » — ajoute-t-elle toujours. — Et ce « plus tard » est autrement reculé que l'avènement du ciel même! Elle annonce que la vallée de larmes fleurira, mais nul de nous ne verra ce prodige. — Il faut attendre la lente succession des hommes et leur progrès insensible de siècle en siècle.

Le « plus tard » de ceux-là remplace « l'au delà » de ceux-ci par un rivage terrestre et bienheureux où les générations aborderont un jour. — Ils ne s'aperçoivent pas qu'il faut bien de la ferveur pour maintenir ces expectatives. — L'attente religieuse se base, elle, sur un changement de modalité. La mort seule peut le produire. — Or la mort nous mettra prochainement dans le milieu nouveau que la religion escompte. Oui, nous sommes sûrs de mourir

bientôt et de courir une chance pour que les conditions actuelles soient modifiées. Tandis que l'idéologue qui exploite l'évolution de l'espèce ne verra jamais les circonstances changer assez pour pallier les destinées mauvaises.

Autrement dit, il faut encore plus de foi pour écouter un songe-creux que pour se fier « au royaume qui n'est pas de ce monde ».

Mais devant l'ère nouvelle se substituant à l'ère chrétienne, Michelet immolait tout espoir de vraisemblance sur l'autel de ses illusions!

SON STYLE ET SON ŒUVRE

SON STYLE ET SON ŒUVRE

L'œuvre tout entière de Michelet se fait bien comprendre, les grandes lignes dominatrices ressortent de la totalité. Mais si on ouvre un volume pris au hasard, *le Peuple* par exemple, et que, n'ayant pas d'idée préconçue, on se mette en quête d'un jugement, on demeure perplexe.

Il est de ceux qui bâtissent avec des flots, avec des flammes, avec de l'écume et de la fumée. Son style n'est point d'une architecture de pierre.

Au milieu des paroles inutiles, il faut discerner les intentions, trier les mots venant de l'es-

prit et du cœur, ou bien de l'espace vide que chacun a en soi et où se répercutent les sonorités pompeuses et vaines. Michelet a cet espace vide presque illimité.

....Les pensées restent suspendues dans l'espace, flottantes ; puis elles se dissipent nuageuses, impondérables, et les mots vont par petites lames courtes, monotones. Les phrases hachées, brèves, se pressent, se mordent entre elles ; petites lames de Méditerranée qui rendent plus sensibles le roulis, le tangage et les nausées....

Son rêve était d'être créateur et il se refusait à admettre une création rapide, un *fiat lux*, allumant tout à coup le monde. Il aimait la création élaborée en de longues périodes[1].

(1) « J'ai horreur des deux hypothèses de la création sans amour : 1° l'hypothèse du hasard, 2° l'hypothèse d'un mécanicien tout-puissant qui, forgeant et montant la machine inerte, eût par un coup d'adresse et de force, un miracle à sec, suscité tout à coup ce monde, sans mutualité ni correspondance d'amour, l'eût posé sur roulettes, fait aller par effort et lui aurait dit : « Va ! » Cela n'est pas digne de Dieu. L'idée divine implique les doux procédés de la vie, la tendre incubation et l'enveloppement maternel, surtout la patiente succession, l'infini du temps... » (*La Montagne.*)

L'œuvre de Michelet représente bien la nature cahotique, s'éliminant peu à peu ; force aveugle et impétueuse qui se nourrit avec lenteur en des entrailles obscures. Elle est issue d'un travail régulier, incessant, d'une sorte de caresse quotidienne ; fécondité sans trêve ni défaillance qu'il prisait si haut dans le travail de la nature ! Elle a été entourée d'une tendresse infatigable, d'un enveloppement quasi maternel. Pendant de longues années, les mots sont tombés goutte à goutte comme un lait intarissable....

La diffusion lui convient mieux que la synthèse. Il a plus de facilité à écrire soixante volumes qu'à se restreindre. Il appartient à ces plantureux écrivains qui travaillent « à l'heure », sans être obligés d'attendre l'inspiration, et chez qui l'habitude de s'épancher l'emporte sur les sursauts nerveux, sur les caprices du génie. Chaque matin, à l'heure ponctuelle, une écluse est ouverte, et cela coule, mais d'une source parfois tiède et fade comme certaines eaux alcalines (1).... Il écrit à flots et son

(1) D'autres fois, il s'escrime, il fait du journalisme, il bâcle des articles....

style est grisâtre. A certaines pages, on dirait un de ces jours insignifiants où l'Océan est sans houle et sans reflets, sans voix qui gronde ou qui chante, et pourtant, il reste là une masse imposante quand même et fascinatrice ; pâles gouttes dont la marée à peine appréciable entame nos rives ! Son imagination ronge les imaginations et son flot patient et amer effrite le roc des croyances !

....Il est encore pareil à un aigle qui planerait magnifiquement, et d'un regard hardi embrasserait l'espace, mais qui tomberait toujours à côté de sa proie par suite d'un vice oculaire. Michelet semble victime de cette perpétuelle erreur de vision.... Hugo, Sand, Michelet ! faits pour les idées généreuses et générales, mais qui n'auraient jamais dû s'occuper de l'application de leurs théories, ni se lancer dans les préoccupations sociales ! Car dans le domaine pratique, on s'aperçoit trop de leur inanité, ils n'ont plus rien de péremptoire.... Ils avaient droit à l'approximation, mais point à l'exactitude. Le vague est leur sphère, l'utopie est leur domaine.

Comme philosophes, ils sont sujets au sophisme et il est rare qu'ils ne concluent pas du particulier au général.

Michelet n'y échappe point.

Et, par malheur, il est un de ces poètes assoiffés de documents, avides de faits, dont le véritable élément eût été le fond commun des rêves. Mais ces poètes préfèrent les événements précis, ils ont la vanité de l'érudition ; ils se complaisent à insérer des anecdotes, à compulser, à entasser des dossiers. Leur chimère les leurre quand ils écrivent l'histoire, et ils résolvent leurs problèmes sociaux devant des mirages.

Par contre, leur curiosité des faits et gestes sert singulièrement leurs instincts poétiques.

C'est pourquoi Michelet raconte si bien l'histoire de la mer, ce domaine fluide, et l'histoire de l'insecte, représentant de l'infiniment petit invisible et séducteur d'hypothèses, et celle de l'oiseau qui est celle de l'espace, et celle de la femme qui est toujours un peu mystérieuse. Tel il est devant la nature, mais devant la politique il se laisse troubler. La vision s'oblitère, un vertige le prend, la belle passion du poète

fermente et donne lieu à des réactions funestes. L'historien racontait à merveille l'épopée de la nature, mais le poète remplit l'histoire d'inventions fâcheuses.

— Les imaginations brillantes sont des météores auxquels appartient le ciel. Tombent-ils sur le sol ? on ramasse une matière décolorée ; poursuivent-ils leur course ? ils continuent d'éblouir et de propager l'espérance ! Les esprits chimériques devraient se confiner dans la chimère, ou bien jouer sur leur imagination comme sur les cordes d'une harpe, en prévenant l'auditoire que c'est de la musique exécutée pour l'amour de l'art, mais Michelet ne se croit pas un virtuose, il se donne pour pontife et il impose son infaillibilité.

Il est peuple, le peuple est plus poète qu'artiste. Michelet n'est point un artiste, il n'a pas le sentiment des proportions, ni des couleurs, ni des sonorités, mais il a celui du rythme, qui est celui des poètes.

Les phrases sont bien scandées, ont une belle allure. Il faut se laisser intérieurement porter par elles, mais éviter de les prononcer à haute

voix — le ravissement intime causé par certaines périodes se changerait en déception d'oreille [1].

Son œuvre est une œuvre de passion, elle n'est point une œuvre d'art. Elle ne rend point « dominateur ce qui est dominant » et pèche en cela contre l'exacte définition de l'art fournie par Taine [2]. Le véritable artiste doit choisir son point de vue, ne pas chercher à imposer un aspect peu intéressant. Michelet ne connaît point cela. Les sérénités de l'art, les secrets de la plastique et la science des plans, des valeurs et des perspectives lui sont inconnus.

En sa qualité de passionné, il est capable d'être monotone. En tous cas, il n'a pas le maniement de l'ironie, il n'a pas d'esprit. Il ressasse, il insiste, il a un sens très lourd du ridicule. S'il a l'engouement français, il n'a rien de l'esprit gaulois. Sa plume a « la bride sur le cou », mais la fantaisie qui faisait caracoler

(1) L'harmonie de ses phrases donne un plaisir visuel pour ainsi dire.

(2) « Le but de l'art est de prendre le caractère dominant et de le rendre dominateur. (Taine.)

« la marquise » l'embourbe dans les fondrières ou l'emballe en des routes impraticables. Michelet fut en tout le contraire d'un dilettante. Il est un simple, un naïf, il est tout d'une pièce et souvent l'entraînement dégénère en impulsion, la pensée maîtresse tourne à l'idée fixe.

Il n'a point de sagacité, il n'a aucun raffidement cérébral.... Il ne voit jamais qu'un côté de la question; braquant son objectif et croyant, de bonne ou de mauvaise foi, que la portion d'espace qu'il embrasse renferme le panorama complet.

Sans perspicacité, sans discernement, il se contente des apparences, avec toutefois des divinations mêlées d'aveuglement telles qu'en ont les passionnés. Il est soupçonneux sans être judicieux. Il a de l'intuition, mais le sens occulte lui échappe. Il se meut entre l'amour et la haine. Il voit « grosso modo » et conclut « a priori ».

II

Comprimez le globe terrestre, il se réduirait à la grosseur d'une orange, disent les physiciens.

En comprimant l'œuvre politique et sociale de Michelet, en la réduisant à son plus petit volume, que reste-t-il, et quel point dans l'espace résume sa plaidoirie ? — Je le vois, ce point dans l'espace, sur une place de Glascow.... A ma droite, la vieille cathédrale noire, la vieille croyance érigée en pierres gothiques... Un peu au-dessus, le cimetière, les tombes gravissant la colline, une à une, dans la brume, jusqu'au monument de Knox....

C'était un dimanche soir. Au coin des rues,

les groupes pieux entouraient des orgues portatives, chantaient des cantiques.... Mais là, sur cette place, non loin de la vieille cathédrale, il y avait un cercle de gens impassibles, recueillis, ayant l'air d'écouter aussi de religieuses paroles. Et au milieu d'eux, un ouvrier parlait un langage nerveux et prolixe. Il les sermonnait avec passion et leur prêchait l'art du murmure et la science de la revendication, à l'instar des agitateurs qui excitaient les Hébreux dans le désert. C'était sa manière de commenter la Bible en ce dimanche écossais ! Beau parleur, il débitait des mots. Il répétait à satiété : « Nous sommes petits, devenons grands; nous sommes faibles, soyons forts ! Nous avons les yeux à terre, levons haut la tête, regardons le soleil; nous avons droit au soleil, oui, nous avons droit au soleil !.... » Et « ce droit au soleil » fulgurait sur les lèvres de l'orateur et dans les yeux de l'auditoire. Et ce droit au soleil revenait comme une menace sans grande signification, mais terrible, et ce refrain les entamait tous à la longue.... Tel l'astre levant envahit l'espace, le mécontentement semblait peu à peu les envahir.

Que voulait-il, cet ouvrier ? — Faire croire à ces ouvriers que le peuple, comme la chenille, devient un papillon, s'il rompt sa coque laborieuse ? — Quels espoirs venaient sourdre en leurs esprits tandis qu'un peu plus loin, des cantiques célébraient l'oubli du monde inhospitalier dans la perspective d'un monde meilleur ?

Cet ouvrier disert, au langage si facile, à la conviction si abondante et si bornée, réclamant le soleil comme des enfants réclament la lune, n'avait-il pas une âme sœur de l'âme de Michelet ?

Michelet, avec la même âme, eut des facultés plus brillantes et des circonstances plus favorables : sur la blouse du prolétaire, une chape splendide fut jetée, chape brodée d'or et de pierres précieuses, par la folle qui, au dedans de nous, manipule les rêves et les mensonges. .. Mais, en regardant de près, on s'aperçoit que la belle chape se ternit à l'usage et que son éclat ne supporte pas certaines épreuves. Elle n'est point travaillée avec de l'or fin, et parmi les pierres précieuses, il y a des perles malades, des turquoises qui meurent et des « similis » dénués de valeur.

Sa place est dans un magasin d'accessoires et non dans le trésor des basiliques. Toutefois, un prodige peut s'accomplir. Elle devient le manteau « nombreux » et rutilant qui flotte autour de la nature, et alors elle retrouve une splendeur plus haute que celle de l'or et des gemmes. Elle semble imprégnée des substances qui sont l'âme des éléments primordiaux, elle semble tissée avec la souveraine puissance de l'eau, de la terre, de l'air et du feu.

BEAUMARCHAIS

SON STYLE ET SES ŒUVRES, SON CARACTÈRE ET SA VIE

D'APRÈS

La profession de foi qu'il nous envoie

PAR L'ENTREMISE DE FIGARO

BEAUMARCHAIS

En s'inspirant de la pensée de Buffon sur le style, est-il faux ou exagéré de croire qu'un homme peut se révéler et s'exprimer dans une phrase qui, répétée après lui et commentée, le fait, autant que possible, apparaître et revivre ? — Pour reconstituer dans son état primitif un être disparu, la science n'a-t-elle pas assez du moindre fragment, d'un simple débris ?

Beaumarchais avait un esprit universel et inépuisable, on hésite entre toutes les choses fines et amusantes qu'il a laissé échapper et qui aident à le connaître ; néanmoins, si on veut le mesurer d'un seul regard, si on veut

jeter un coup d'œil d'ensemble sur son style et sur ses œuvres, sur son caractère et sur sa vie, il faut lire la profession de foi qu'il nous envoie par l'entremise de Figaro : « Je taille ma plume et demande à chacun de quoi il est question. » Citation dont on a abusé et qui est devenue banale. — Mais la banalité n'est-elle pas, à la fois, et l'ornière dont on essaie de sortir, et la grande route qu'on est obligé de suivre ?

Beaumarchais taillant sa plume et demandant à chacun de quoi il est question, pour satisfaire sa curiosité et pour en retirer son profit : voilà bien les limites dans lesquelles il faut le chercher. Les vents contraires, qui ballottaient son existence, semblent l'avoir toujours ramené à ces deux rivages, où les flots tumultueux ne rencontraient plus d'obstacle et venaient expirer.

Il taille sa plume d'abord, il l'aiguise, lui donne la forme d'un dard, la rend piquante comme un aiguillon, et quand il la sent entre ses doigts, aussi acérée qu'elle peut l'être, on l'entend pousser ce cri belliqueux : « Et moi, semblable au Tartare, à l'ancien Scythe, un peu

farouche, attaquant toujours dans la plaine, une arme légère à la main, je combats nu, seul, à découvert, et lorsque mon coup siffle et part échappé d'un bras vigoureux, s'il perce l'adversaire, on sait toujours qui l'a lancé, car j'écris sur mon javelot : Caron de Beaumarchais ! » Arme légère, qu'il ne dépose sous aucun prétexte et dont il éprouve la trempe dans des combats acharnés et fréquents. Il écrit sur tout et à propos de tout. Les événements, d'ailleurs, lui en fournissent mille occasions et il n'a garde d'en perdre aucune : soit qu'il ait à venger son honneur, à réclamer contre une injustice, à demander raison d'une calomnie ; soit qu'il ait à se déclarer le champion de celles que leur beauté, leur inconstance et leur faiblesse exposent à la jalousie, à l'abandon et aux coups ; soit encore qu'il ait à détrôner quelque vieux préjugé, pour établir le règne d'une opinion nouvelle ; soit enfin qu'il ait à s'emparer de la scène, pour y accomplir librement le vœu que lui adressaient tout bas ses contemporains : « Faites-nous donc des pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face... »

*
* *

Il serait long et inutile de parler avec détail des mémoires qui répondent à Guillaume Kornmann et de ceux qui sont adressés à Lecointre ; des drames intitulés : *Les deux amis* et *Eugénie*, de l'opéra de *Tarare*. Beaumarchais, écrivain, aurait été célèbre sans cela. Il lui suffisait d'être l'auteur des pamphlets contre le conseiller Gœzman et d'être le parrain du barbier Figaro.

On ne résiste pas à assister à la grande bataille, à la lutte mémorable, qui se livre contre ce Gœzman. On est bien placé là pour voir quelle ardeur emporte Beaumarchais dans la mêlée et quelles cuisantes blessures peut causer sa plume meurtrière ; pour admirer la souplesse vraiment féline avec laquelle il bondit, s'élance et prodigue coups de pattes et coups de griffes. La délicatesse et la grâce qu'il y apporte feraient croire à un jeu, à une caresse, tandis que les égratignures s'enfoncent au plus vif des chairs, montrant que le jouet est une victime et que les caresses viennent d'un raffi-

nement de cruauté. Par l'intermédiaire d'une femme et moyennant quelques louis, Beaumarchais aurait prétendu corrompre un magistrat intègre et désintéressé : tel est le crime, et voilà le point de départ d'une querelle dont la durée mériterait d'être comparée à la guerre de Troie, et dont les péripéties rappellent cette rivalité qui, au dire de Gulliver, mit à feu et à sang la ville de Lilliput, sans arriver à démontrer clairement qu'on doive casser les œufs par le petit bout plutôt que par le gros. Cependant la guerre sempiternelle entre Beaumarchais et Gœzman ne paraît durer que le temps nécessaire pour rompre une lance, ou pour décocher une flèche. Les coups se heurtent et se croisent rapides, serrés. Des prodiges de verve et d'entrain préviennent la monotonie, trompent la lenteur.

La délicatesse de Beaumarchais, son honnêteté même, y sont engagées Si nous l'en croyons, il est aux prises avec des accusations qui le diffament, avec une mauvaise foi ingénieuse à inventer le mensonge et à susciter les embarras. Mais en dépit des pièges tendus et des tempêtes soulevées, il n'enfonce pas dans

le terrain embourbé de la chicane, il ne sombre pas dans les eaux mouvantes d'une procédure douteuse. On dirait qu'il plane à la surface, qu'il rase les écueils du bout de l'aile sans les toucher. Avec une patience que rien ne lasse, avec une présence d'esprit que rien ne trouble, il débrouille et casse un à un chaque fil de la trame qu'on ourdit contre lui, il rompt chaque maille du réseau dans lequel on cherche à le prendre. Avec une adresse et une sûreté de main à laquelle on ne se soustrait pas, il arrache le masque de chacun, découvre sa vraie physionomie et montre du doigt, après les avoir dépouillés, les vils motifs qui en ont fait un accusateur. L'ennemi, ainsi traqué, harcelé, ne bat pas en retraite. A peine chassé, il revient à la charge, à peine dispersé, il reforme ses rangs, mais bientôt la déroute recommence et la confusion se répand. Chaque assaut trouve Beaumarchais sur la brèche. Il se multiplie à mesure que l'action se complique, ses forces se renouvellent, son acharnement redouble, son ardeur s'échauffe, à mesure qu'elle se prolonge et menace de devenir interminable : ainsi, la dernière page

d'une symphonie se hâte et se précipite, dans le mouvement vertigineux d'un presto qui semble dévorer les notes et empêcher qu'on ne soit accablé par leur nombre. Beaumarchais est infatigable ; infatigable, oui, dans la tâche qu'il n'abandonnera pas de recouvrer la considération qui lui a été enlevée, en même temps que les quinze louis qui lui ont été volés. Rien au monde ne le ferait taire. Sa langue le démange et versera jusqu'à la dernière goutte le flot d'indignation qui lui bouillonne dans le cerveau et met ses idées en ébullition. On le condamne, il en appelle; on le brûle vif, il renaît de ses cendres. Les difficultés n'ont d'autre résultat que de le piquer au jeu et d'exciter son humeur batailleuse : « Amis, ferraillons, ferraillons toujours, et lise qui pourra !... » Plus loin, tout haletant à la suite du comte de la Blache : « Beaumarchais payé ou pendu !... » s'écrie-t-il. Voilà son dernier mot; mot de ralliement, cri de guerre, qu'il poussera en toute rencontre. — Mais alors la potence avait cessé d'être redoutable et déjà bien des réclamations étaient écoutées. Il ne l'ignorait pas et en profitait, sachant qu'il ne

courait pas de risques sérieux. — Cependant, tant de fougue et d'emportement ne l'éloignent jamais du goût le plus irréprochable, et c'est dans ses limites qu'il se livre à la vivacité la plus entraînante, à la gaieté la plus communicative ; qu'il trouve le secret de l'éloquence la plus enjouée, la plus amusante, la plus persuasive, qui ait jamais harangué un tribunal, foudroyé un adversaire et conquis un public.

Beaumarchais, voué au blâme, devint l'objet d'une admiration générale. Ses mémoires, condamnés à la lacération et au feu, attirèrent une attention nouvelle. Le bruit, qui s'était fait autour d'eux, avait retenti trop fort et trop loin, pour se taire sans écho ; et puis, il n'était pas seulement question de réhabiliter et de rembourser un simple particulier accusé et spolié. Toute la magistrature était compromise et menacée dans la personne du conseiller Gœzman, et convenir de sa duplicité, c'était admettre qu'un élément corrupteur s'était introduit, c'était se demander quelles parties restaient intactes. Beaumarchais soulevait un voile derrière lequel chacun s'empressait

d'aller voir. Qui avait tort, qui avait raison ? — Comme dans beaucoup de querelles, on ne sait trop, mais on va se ranger parmi les rieurs, ils ne manquent pas, et tandis que les juges prononcent un arrêt plein d'équivoque et de maussaderie, les auditeurs applaudissent franchement, acclament joyeusement la défense. — La légende raconte qu'une petite flamme s'éleva bien haut vers le ciel, du bûcher qui consumait Jeanne d'Arc. C'était son âme, qui, sous une forme visible, se dégageait impérissable et immortelle. De même on pourrait dire, s'il était permis de hasarder un tel rapprochement, que la malice de Beaumarchais, qui était comme son âme d'écrivain, s'exhala triomphante du bûcher sur lequel on l'avait condamné à périr. Et l'esprit de Beaumarchais, subtil et léger, se répandait dans l'air !

Les choses s'arrangèrent par la suite, et Beaumarchais signa la paix sans être obligé de capituler. Son épée, sa plume, si on poursuit la comparaison, ne rentrera pas pour cela dans le fourreau. Un exercice aussi violent et prolongé ne l'a pas émoussée, ni engourdi la

main qui la tient, bien au contraire, et dans un geste de bravoure Figaro apparaît, venant prouver que « toute précaution est inutile » devant son adresse, et montrer quel emploi il sait donner « à une folle journée. »

* * *

Parmi les œuvres d'un artiste, il y en a une entre toutes qui vient de lui plus que les autres. Il semble qu'il ait pris un peu de sa chair pour la pétrir, un peu de son souffle pour l'animer. Il semble qu'il ait, dans un effort suprême vers l'immortalité, concentré sur elle toute la force de son élan, pour en faire une personnification plus vivante de son génie, pour s'y représenter et s'y perpétuer à jamais. Il y grave l'empreinte de son caractère, il y raconte l'histoire de sa vie, il y met tout ce qu'il peut de lui-même, et quand on contemple cette œuvre, on distingue difficilement le nom de l'artiste qui a peint l'image de celui du modèle qu'il a copié. Ainsi, quand on lit le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*, on ne croit pas seulement assister à un feu d'artifice, où des lèvres de chacun s'élancent

fusées et gerbes étincelantes. On ne croit pas seulement y voir ce qu'y voyait Mozart : la grâce, la délicatesse, la forme exquise ; ce qu'y voyait Rossini : la légèreté, la verve, le brio. Le physionomiste, préoccupé d'établir des rapprochements et de trouver des ressemblances, se demande s'il n'a pas déjà rencontré quelque part les personnages qui se groupent à présent autour de Figaro... N'étaient-ils pas en compagnie de Beaumarchais, quand il les a vus pour la première fois ?... Et Figaro lui-même rappelle à tel point Beaumarchais, que rien n'empêche qu'on ne les confonde et qu'on ne les prenne l'un pour l'autre. Même nature, même caractère, mêmes impressions sur toutes choses, et pour tous les deux une existence inquiète, employée aux besognes les plus variées et les plus disparates. Non, il n'est pas besoin de regarder de près, pour découvrir Beaumarchais derrière Figaro, lui indiquant tous les jeux de scène et lui soufflant toutes les répliques. Comment le distinguer de ce « drôle de garçon, homme insouciant, qui rit également du succès et de la chute de ses entreprises... Barbier beau diseur, hardi

musicien, grand fringueneur de guitare... », désigné comme « le plus dégourdi de sa nation » et comparé à « un soleil tournant qui brûle en jaillissant les manchettes de tout le monde... » — Comment dire de l'un, sans le dire en même temps de l'autre : qu'il est avisé, chanceux, disposant de mille ressources et trouvant toujours le bon moment pour les utiliser? Serviable, empressé, — « Figaro-ci, Figaro-là, » — toujours courant, toujours obligeant, et prêt à guérir toutes les maladies qui atteignent bêtes et gens, en leur administrant quelque drogue de sa façon... Il n'est pas de situation scabreuse qu'il ne soit appelé à débrouiller. — Que deviendriez-vous, si Figaro n'était toujours là pour vous tirer de l'embarras et de la peine : vous, fraîche Rosine, timide et craintive, inhabile à dissimuler, incapable de faire un mensonge sans rougir?... Et vous, douce et triste comtesse, si poétique dans votre mélancolie, si touchante dans votre résignation et dans l'abandon de celui qui s'en va et que vous voudriez retenir?... Et vous, pauvre mère, dont la vieillesse est désolée, qui tremblez devant les con-

séquences de votre faute et ne pouvez en supporter le remords ?... Encore une fois, que deviendriez-vous, si Figaro ne veillait sur vos infortunes ?... Et vous aussi, tendre et gracieux Chérubin, mobile, volage, qui entrez dans la vie, qui croyez à toutes les promesses et qui essayez de toutes les amours, vous aussi, vous avez grand besoin qu'une main habile cache vos méfaits et détourne la punition de votre jolie tête blonde !

Mais il serait incomplet de se borner aux seules vertus de « cet excellent, de ce bon M. Figaro ! » Non, hélas ! son esprit inventif n'est pas exclusivement consacré au service de son dévouement. Il se plaît encore à favoriser certaines idées de révolte, certaines tentatives audacieuses, qui complètent son bon cœur d'une assez mauvaise tête. Ne l'admirons pas trop, et n'exagérons pas la pureté de ses intentions. Il pourrait bien se multiplier autour de la comtesse, pour avoir plus d'occasions de se mesurer avec le comte, élégant, généreux, chevaleresque, mais ami du plaisir et plein de morgue, comme ceux que Beaumarchais ren-

contrait à la Cour et auxquels il ne pardonnait pas. Le comte traite Figaro de manant et d'impertinent, mais il ne dédaigne pas sa femme et va le chercher dans tous les moments difficiles. Figaro n'a pas de rancune, mais riposte par les répliques les plus dures et conserve la liberté de ses mouvements, le secondant quand il s'agit de gagner Rosine à son amour, et le dupant quand il faut soustraire Suzanne à ses désirs ; ne lui refusant pas le concours de son adresse, mais n'hésitant pas à la diriger contre lui, lorsqu'il est question de garantir sa propriété, d'établir ses droits, voire d'assurer son impunité. Figaro se trouve plus malin que son maître et veut lui apprendre à compter avec lui. Cela fait, de bonne grâce il admet son oisiveté, pourvu qu'on laisse Figaro vivre à sa guise, il favorise ses amours, pourvu qu'il en préserve la femme de Figaro, et il lui souhaite une existence facile, à condition de prendre la permission de rire plus haut que lui.

Figaro, énonçant et pratiquant ces théories, courait de nombreuses chances de ne pas être interrompu ni contredit. On avait eu déjà plus de temps qu'il n'en fallait pour se familiariser

avec elles. Le droit du seigneur est aboli de longue date et Suzanne, pour résister au comte, prend les manières d'une grande dame coquette, plus que celles d'une vassale effrayée. Sa gaieté franche et espiègle, ses allures vives et dégagées contrastent avec le découragement et la langueur de sa maîtresse, ennuyée et fatiguée. Beaumarchais tient beaucoup à nous montrer que la race des Almaviva est usée, vieillie. Figaro et Suzanne représentent la jeunesse et l'avenir, il met à leur disposition les forces que communiquent l'amour de la liberté et la joie de vivre. Mais Figaro et Suzanne vieilliront aussi et s'useront après un emploi moins glorieux de leur élévation et de leurs loisirs ; sans avoir mieux fait que les Almaviva dont ils ont voulu hâter la fin ! — Moins que personne, Beaumarchais n'aurait le droit de s'étonner, de se choquer de notre juste méfiance ; à lui seul, il l'aurait fait naître. Fut-il capable de soutenir jusqu'au bout le personnage sincère et loyal de son Figaro ? Et le jour où il devint riche, considéré ; le jour où il devint une sorte de grand seigneur — ce qui était son ambition secrète, — ne le vit-on pas

s'emparer du rôle d'Almaviva et, sans y rien changer, le jouer tel qu'il l'avait créé?

Mais le portrait de Figaro n'est pas achevé. On a encore à subir cette perspicacité à laquelle rien ne se dérobe, à braver cet aplomb que rien ne déconcerte; on a encore à affronter le regard narquois qu'il promène sur le monde, à essuyer les piquantes boutades dont sa langue paraît être hérissée. — Quel dommage s'il se corrigeait de tout cela ! — Il vise si juste ! On est émerveillé de son coup d'œil, et il touche si légèrement qu'on ne sent aucun mal ! Elle est si fine, la poudre d'or qu'il jette aux yeux éblouis de ses voisins et de ses adversaires, qu'on la prendrait pour un rayon de soleil et qu'on se réjouit ! Et puis, comment lui en vouloir et ne pas sourire ? Il est si bon enfant ! Bon enfant dont l'enjouement désarme; enfant gâté, enfant terrible, enfant plus avancé que son âge, dont les réflexions précoces flattent la vanité de ses parents... Il est indiscipliné, désobéissant, tapageur; il touche à tout, écoute aux portes et, devant n'importe qui, dit tout ce qui lui passe par la

tête ; mais on déclare qu'il est charmant, et l'on n'hésite pas à le ranger dans la catégorie des prodiges. — Ne serait-il pas plus sage de penser qu'il est insupportable et de l'envoyer dans une maison de correction, en attendant qu'il devienne un mauvais sujet ?

— Doutez-vous encore de la similitude de Beaumarchais et de Figaro ? Relisez le monologue bien connu où celui-ci se remémore tous les événements auxquels il a été mêlé et tous les métiers dont il a essayé ; tous les expédients auxquels il s'est livré et toutes les cabales dont il a été l'objet. Cependant, nulle vicissitude n'entrave ses nombreuses démarches, nulle disgrâce n'assombrit sa gaieté. Figaro, en sortant du château où il était enfermé, de même que Beaumarchais sortant de la prison de For-l'Évêque, Figaro se remet « à tailler sa plume, » à arrêter chacun au passage « pour lui demander de quoi il est question. »

Ces changements et ces revers, dont il parlait tout à l'heure, loin de le désorienter et de le décourager, ont favorisé les transformations nécessaires à son développement, ont rompu

une monotonie qui lui eût pesé plus lourd qu'à tout autre, ont alimenté l'insatiable besoin de nouveauté qui s'attachait à tout ce qu'il entreprenait, ont répondu enfin et surtout à l'ambition et à la curiosité qui le possédaient, le lançant dans toutes les aventures et dans toutes les découvertes ; le jetant à la rencontre de tous ceux qui avaient un horizon à lui ouvrir, un chemin à lui indiquer. Mais cette ambition ne prétend pas dérober le feu du ciel, mais cette curiosité de Beaumarchais ne s'attaque pas aux graves problèmes, ne sonde pas les grandes profondeurs ; son inquiétude n'a rien d'anxieux ni de douloureux, elle n'a rien de commun avec la fièvre qui mine et qui consume, qui peut conduire à un abattement mortel ou à un délire fou. Agitation nerveuse, qui précipite l'activité sans en tarir la source, voilà tout. C'est une loi de sa nature que ce mouvement perpétuel, et il est fait de telle sorte qu'il peut subir sans étonnement et sans secousse les métamorphoses les plus étranges et les bouleversements les plus inattendus : « J'ai besoin de me reposer, non dans l'inaction, mais dans le changement d'occupation : c'est

ma vie ! » Beaumarchais a fabriqué des montres et des horloges. Il a pincé de la harpe et de la guitare. Il a contribué à la fondation de la caisse d'escompte et à l'établissement d'une pompe à feu, destinée à amener l'eau dans toutes les maisons de Paris, dont il a construit un des plus beaux quartiers. Il s'est occupé d'un plan que la ville de Lyon avait conçu pour venir en aide aux femmes pauvres. Il a parcouru, et dans quelles émotions ! l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne. Il a vengé sa sœur de l'abandon de son fiancé, il a délivré M^me^ Kornmann de la jalousie et de la cupidité de son mari. Il a aidé le financier Pâris-Duverney dans ses nombreuses entreprises commerciales. Il a été lieutenant de louveterie des chasses du roi. Il a édité magnifiquement les œuvres de Voltaire. Il a composé des drames ennuyeux et larmoyants, des comédies amusantes et folles, un opéra qui est médiocre, et des pamphlets qui sont des chefs-d'œuvre. Louis XV et Louis XVI l'ont honoré de missions confidentielles. Maurepas et Vergenne l'ont chargé d'importantes négociations. Le prince de Conti en faisait son convive le plus

assidu et le plus aimable... Ce qui n'empêchait pas ce patriote, cet ami des rois, ce favori des grands, d'équiper des hommes et d'armer des vaisseaux pour soutenir les Américains dans la guerre de l'Indépendance ; d'être l'idole du peuple, dont il était l'organe et le défenseur ; de se ruiner pour subvenir aux besoins des troupes républicaines et de se laisser nommer membre provisoire de la Commune de Paris. On continuerait encore longtemps cette énumération. Beaumarchais faisait un peu de tout, guerroyant à la manière des reîtres du moyen âge, qui prêtaient leurs armes à qui savait en payer le secours ; dont la bravoure, incontestable du reste, se retrouvait sous tous les drapeaux, et dont l'enthousiasme s'enflammait, chaque fois qu'on leur promettait une récompense.

Tout tente Beaumarchais — bien qu'il n'existe pas pour lui de fruit défendu, — et tout le lasse vite, malgré la souplesse qui le plie sans effort à toutes les situations et l'exempte d'un apprentissage. Il a suffisamment usé d'une chose, quand il l'a effleurée pour la transformer et la rajeunir ; elle cesse de l'inté-

resser et de lui plaire, dès qu'il y a réussi et qu'elle lui a valu un succès. Réussite et succès qui ne tardent jamais. — Est-il horloger ? Il invente un nouvel échappement et l'Académie des sciences lui décerne un brevet. Est-il musicien ? Il perfectionne le mécanisme de son instrument, et la renommée de son talent monte jusqu'aux filles du roi Louis XV, qui veulent l'avoir pour professeur de harpe. Est-il l'ami et l'associé d'un riche financier ? Il en hérite. Perd-il un procès ? Il a une manière de protester qui lui assure la célébrité. Organise-t-il des secours pour une armée étrangère ? Il réalise une fortune colossale. Ose-t-il présenter à la cour un méchant garnement tel que Figaro ? Figaro est applaudi et ira jusqu'à recevoir une interprétation royale !

Beaumarchais, en visant telle et telle situation, devinait tout le parti qu'il en pourrait tirer, et il l'emportait, grâce à un goût prononcé pour l'intrigue, à une habileté consommée pour la bien conduire et à une chance habituelle. Quand par hasard la ruine et les échecs s'en mêlaient, il se souvenait alors de sa de-

vise, et vite, « se hâtait de rire pour ne pas pleurer. » — L'homme égoïste et très personnel, s'effaçant devant l'artiste qui le dominait, Beaumarchais oubliait que c'était de lui qu'il s'agissait, et il se mettait à exécuter des variations brillantes sur le thème mélancolique que la destinée lui imposait.

* * *

Il y a deux étapes dans la vie de Beaumarchais, dont l'étude et le rapprochement offriraient un intérêt et un contraste assez piquants. Il accomplit la première sous la royauté, la seconde sous la Terreur.

En l'observant à la Cour, on se dirait que lui, Beaumarchais le révolutionnaire, semble être dans son milieu le plus propice ; un milieu un peu raffiné et blasé, dans lequel il apporte des divertissements choisis et des surprises inédites. En retour, mieux qu'ailleurs, on est capable de le goûter et de l'apprécier, de le mettre en verve et en valeur. Les oreilles délicates qui l'écoutent sont sensibles à toutes les finesses de son langage, et le bienveillant sourire de ses augustes élèves encourage ses

moindres plaisanteries, donne du relief à ses moindres badinages. On verrait qu'en présence de cet accueil, Beaumarchais songe sérieusement à renier ses humbles origines, qu'il en est arrivé à froncer le sourcil quand, devant lui, on parle d'horlogerie, et jette à terre la montre qu'un fâcheux marquis le prie de raccommoder.

...Plus tard, on le retrouverait dans les prisons de l'Abbaye, se livrant à des réflexions salutaires, à des retours imprévus vers ces premières années. — Eut-il des regrets, des remords ? Était-ce par imprudence ou par trahison, qu'il avait, lui aussi, mis le feu aux poudres destinées à faire sauter la vieille société ? Il avait aspiré à pleins poumons le souffle d'indépendance qui courait dans l'atmosphère et il s'en était grisé, ne prévoyant pas, sans doute, l'ivresse inconsciente et brutale qui allait suivre ; traversant en joyeux convive le moment précurseur où les idées sont plus risquées, où les expressions se font plus libres, où les fumées, qui montent au cerveau, n'en ont pas encore chassé la raison. Beaumarchais trempait ses lèvres à la coupe capiteuse

de la liberté, sans prévoir le jour où elle lui tomberait des mains, et se briserait en répandant des flots de sang. — Sous prétexte d'essayer ses forces ou d'écraser ses ennemis, on secoue, on ébranle les colonnes qui supportent l'édifice, et l'on oublie qu'on va être soi-même meurtri dans l'écroulement.

Beaumarchais, environné de ruines et au pied de la guillotine dont il avait aidé à dresser les premiers échafaudages, continuait-il de rire ? Peut-être, car toute sa vie et en toutes circonstances, elles lui ont manqué, ces larmes et ces souffrances qui fécondent les œuvres et les ennoblissent.

Le rire ne sert pas les grandes causes. Il détruit et ne sait rien élever à la place de ce qu'il a renversé. Le rire, c'est le doute, c'est la moquerie, c'est ce qui montre le ridicule et fait tomber le prestige. Il supprime le respect, et quand le respect s'en va, il emmène avec lui l'ordre, la hiérarchie, l'harmonie, sans lesquels une société se désagrège. Le rire, c'est encore ce qui donnait à la physionomie de Beaumarchais la même expression qu'à celle de Vol-

taire et leur laissait croire qu'ils étaient un peu frères. Était-ce par esprit de famille qu'ils s'accordaient une estime réciproque et se reconnaissaient mutuellement de grands mérites? Cependant, pour aller de l'un à l'autre on doit franchir un abîme, il faut aller du railleur qui attriste le monde à l'insouciant qui le fait danser et contribue à l'étourdir, en l'accompagnant des accords de sa guitare et du bruit de ses grelots.

* * *

Beaumarchais raconte quelque part comment un jour, dans la rue, un homme s'était mis à battre une femme. Mêlé à la foule qui les regarde et indigné de son indifférence, il trouve soudain le mot heureux qui l'électrise et l'entraîne à sa suite à rouer de coups le misérable. Et il ajoute : « J'avais l'éloquence du moment. Ils me comprirent à la fin et se rangèrent de mon parti. Ces gens-là, c'étaient des Français ! »

Certes, il avait de quoi briller, même hors de son temps et de son pays. Mais, de même qu'on voit une plante grandir et prospérer

dans la saison et dans le climat que lui assigne la nature, de même il faut voir dans les tendances de son siècle et dans les goûts de ses compatriotes une raison de la vogue, de l'engouement dont il fut le héros. « Il avait l'éloquence du moment. » Il avait saisi l'heure précise pour dire ce qu'on voulait entendre, pour exprimer, pour proclamer les opinions qu'on ne savait pas, qu'on n'osait pas exposer au grand jour.

« Ils me comprirent à la fin et se rangèrent de mon parti. Ces gens-là, c'étaient des Français ! » Voilà son deuxième moyen de persuasion, puisé dans la nature même de son auditoire : Nature française ! souple et ondoyante comme la sienne, qui, pour mieux charmer et séduire, sait prendre toutes les attitudes et se parer de toutes les couleurs ! Victor Hugo la croyait composée des génies réunis de tous les peuples. Pensait-il à y ajouter ce je ne sais quoi dont elle est seule capable, et qui lui ferait suivre, durant toute une journée, un plaisant déguisé en Arlequin ? Pourvu que d'une main leste, il fasse jouer sa batte et que derrière son masque de velours, il sache

débiter d'amusantes folies, vous voilà, badauds, ameutés et ravis !...

Est-ce parce qu'en France les choses se passent de cette façon que Beaumarchais fut si populaire ?... Et l'a-t-on acclamé, et s'est-on attaché à ses pas, parce qu'il avait de l'adresse, parce qu'il avait de l'esprit, et parce qu'il était revêtu d'un habit d'Arlequin ?...

LES

CONTES DE PERRAULT

LES CONTES DE PERRAULT

Les impressions de l'enfance se gravent, dit-on, sur de la cire. On devrait plutôt dire : sur de l'airain. Les impressions suivantes sont autant d'épreuves tirées d'après cette planche. Les lignes s'amollissent avec le nombre des tirages, nos impressions s'émoussent avec les années, s'atténuent en se multipliant. — Serait-ce donc que l'instinct est plus fort que le raisonnement, que l'intuition est plus sûre que la science, que la vie n'est qu'une sorte de caisse sonore dans laquelle se répercutent et se prolongent nos premiers cris ? — ... Perles, rubis, diamants qui tombiez de la bouche d'une fille charitable, qui vous mettiez dans les noix

et dans les nèfles destinées à un prince généreux, vous sembliez être non pas des perles, des rubis et des diamants, mais l'éclat même, la richesse, l'éblouissement ; vous jetiez des feux tels que l'œil humain n'en peut longtemps soutenir. Sublime naïveté de l'enfance, vous poursuiviez l'absolu, vous montiez du fait à l'idée et, au delà du visible, vous soupçonniez l'infini !

Le sentiment de la réalité, en nous envahissant, n'a pas absorbé tous nos rêves. S'il en est qui se sont dissipés, d'autres ont pris de la consistance. Le merveilleux, n'est-ce point la poésie ? et la poésie est de tous les âges. Sa baguette magique frappe la tête des enfants et la tête des hommes. Autour de Perrault, petits et grands peuvent se rencontrer, venant, chacun à sa manière, regarder la vérité dans ses symboles et leur arracher un sens plus profond de la vie que dans l'histoire même.

* * *

L'esprit de suite, la persistance, la ténacité, conduisent à tout. — Le petit Poucet est aux prises avec les brutalités de la nature, la mé-

chanceté des hommes et les hasards de la vie. Il est faible, donc il sera doublement avisé. Il est petit, il en profitera pour se faufiler entre les difficultés.

Ses parents ont le cœur durci par la misère comme d'autres l'ont par la richesse. La forêt est noire, profonde. On s'y perd, on ne sait comment en sortir. On y meurt de froid, de faim, de fatigue, de frayeur... Mais soudain une lumière brille, une demeure apparaît. Alors, on avance, on reprend courage. Il faudrait fuir plus loin, trembler plus fort. — Mieux vaut l'insensibilité de la nature que la malveillance de l'homme.

... Se débattre contre la destinée, s'égarer à travers l'inconnu et, pour les plus ingénieux, s'emparer des couronnes qui feront croire à leur génie, voilà toute la lutte pour l'existence, avec ses angoisses et ses victoires : tentations déçues, espoirs trompés, ténèbres, ignorances, découragements nous guettent dans cette perfide forêt du monde. Et cependant, des oiseaux pillards effacent la trace de nos pas, et la dent qui tue s'apprête à nous mordre!

— L'idée de « l'ogre » plane sur les aventures

du petit Poucet, sur toute l'œuvre de Perrault. Par elle, il s'empare de l'imagination des enfants.

La crainte de l'ogre résume en effet toutes leurs frayeurs. Ils savent déjà qu'ici-bas tout n'est qu'appétit et que toutes les questions se réduisent à savoir lequel mangera l'autre.

*
* *

— Ces aubépines qui embaument les haies, je veux les cueillir ! Ces papillons qui s'amusent dans l'azur, je veux les atteindre !... A travers ces sentiers détournés qui vont partout et ne conduisent nulle part, je veux flâner ! N'importe si la méthode mène au but et si la fantaisie en dissuade, n'importe si le caprice trace des arabesques et si la sagesse marche en ligne droite, n'importe si l'ornière vaut encore mieux que l'abîme et si l'observation des empreintes déjà marquées empêche de se fourvoyer, de devenir un déclassé, un être inutile aux autres, lourd à soi-même ; un dévoyé sur lequel toutes les portes se referment parce qu'un jour il a voulu respirer l'air des champs !

— Petit Chaperon rouge, qui oubliez la tradi-

tion, vous serez dévoré par elle. Votre insubordination allongera ses bras, ses dents, et vous serez étouffé, vous serez mangé. Au lieu d'une grand'mère indulgente, vous trouverez une aïeule farouche.

Le loup profite de vos retards, il se glisse dans la couche où vous attendaient caresses et bénédictions. — Le régal dont vous avait chargé votre mère donnera lieu à une scène de carnage, et de votre passage sur la terre il ne restera aucun vestige... Soumettez-vous, hâtez-vous. — Chaque génération doit se presser de porter « sa galette et son pot de beurre. — Marchez droit, marchez vite, conduit par les gens d'expérience, — l'obéissance abrège toutes les routes. — Ne vous attardez pas aux papillons éphémères ni aux fleurs fragiles. — Sous une aile de papillon, comme sous un pétale de fleur, il y a assez de place pour cacher bien des mécomptes.

* * *

... On la nomme Cendrillon, tant sa vie quotidienne est grise, terne, inaperçue. Mais

Cendrillon cherche la silhouette de ses aspirations dans les flammes du foyer où elle est confinée, et sous ses paupières baissées il y a des extases. Une fiction occupe son isolement, une toute-puissante marraine la rassure : bonne fée, imagination des enfants, des artistes et des poètes, capable d'organiser pour eux les plus belles fêtes, de transfigurer tout ce qui les entoure; intervention fortuite et bénie qui, des circonstances les plus pauvres, fait jaillir ce qu'on a souhaité !

... Mais tout cela est fugitif, dure moins qu'un bal, autant qu'un songe. Pour le dissiper, il suffit de l'heure qui sonne et réveille en sursaut. — Il suffit de s'attarder une minute pour être devancé par la réalité morose et coutumière. — Le vaporeux nuage retombe en lourde pluie et les fantasmagories brillantes sont éteintes. Un prince les avait aperçues. Il les poursuit dorénavant à travers le monde. Il promet un royaume pour retrouver la forme précieuse qui soit à la mesure de son rêve. Il est épris de l'inconnu, fou de l'invraisemblable, il place l'espoir d'un bonheur immense dans une image fuyante.

* * *

... La jeunesse insatiable cherche à lasser la passion par des exigences, à l'épuiser en des souhaits irréalisables : robes tissées avec l'aurore, avec le temps, avec le ciel ; draps d'or ouvrés avec l'éclat du soleil, draps d'argent brochés avec des rayons de lune ; dépouille de l'animal précieux dont les entrailles recèlent la force de l'or... La jeunesse obtient tout cela !... et préfère l'amour pur. Elle se dérobe, emportant les trésors arrachés à la violence des convoitises. Les caprices de Peau d'âne les avaient irritées. En revanche, elle s'affranchit par la fuite, par les occupations utiles. La voici dans son humble et courageuse existence. La peau de la bête productrice de l'or est transformée en vêtement de travail et sous cette enveloppe rude, le mérite sera reconnu. La jeunesse assagie recevra l'anneau nuptial qui consacre l'alliance du bonheur et de la vertu.

* * *

— « Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites que ces terres appartiennent au marquis de

Carabas, vous serez hachés menu comme chair à pâté... » Menace terrible, voix retentissante qui résonne encore dans notre oreille, tant la première audition fut vive. Quelle admiration pour ce marquis de Carabas ! Il nous semblait que la terre entière lui appartenait, qu'il possédait l'espace même ; une mystérieuse étendue qui s'allongeait et s'élargissait à mesure qu'on tentait de la parcourir...

Et de fait, nous avons su depuis qu'il était impossible d'en calculer les dimensions. Ces domaines étaient grands comme l'ambition, grands comme la vanité, grands comme le besoin de posséder et de briller. Et ces paroles du chat étaient bien dites pour nous en imposer et pour établir l'omnipotence de son maître.

— C'est ainsi, parce que si vous dites autrement, « vous serez hachés menu comme chair à pâté !... » Argument péremptoire qui ne permet ni la réflexion ni la réplique, et démontre le rôle joué par l'aplomb et le mensonge quand ils sont mêlés au savoir-faire, à l'à-propos, et s'adressent à la naïveté publique.

Le chat arrive à tout parce qu'il ne doute de

rien, et il ne recule devant aucune démarche, n'ayant rien à risquer, rien à perdre. Des bottes, insigne de son importance, un sac vide, voilà l'attirail de guerre qui lui vaudra toutes les victoires. Il en imposera au roi dont il convoite la fille, à l'ogre dont il envie la position sociale, au peuple dont il veut le suffrage. Et tandis que son adroite patte aplanit les obstacles, écarte les difficultés, se joue de la crédulité humaine comme d'une pelote ou d'une souris, le marquis de Carabas n'a qu'à se laisser faire, attendant, sans dire mot, les succès qui lui sont préparés par la réclame de son chat et par la candeur de ses semblables. Tout au plus est-il capable de se laisser tomber à l'eau pour attirer l'attention et inspirer l'intérêt : le roi s'approche, le peuple s'ameute, on le met en voiture, on l'emporte, il est à jamais célèbre !

— La réclame possède le monde. C'est une aventurière d'extraction obscure. Elle vit d'expédients et ses spéculations véreuses nous exploitent. Nous le savons et nous n'osons pas la contredire, parce que nous céderons aux vains simulacres chaque fois qu'ils pourront

nous donner, ne fût-ce qu'une illusion de noblesse, de mérite et de grandeur.

*
* *

Les inconvénients et les avantages se disputent l'humanité, Riquet à la houppe en est la meilleure preuve. — L'une sera laide parce qu'elle est spirituelle, l'autre sera bête parce qu'elle est belle. On ne peut tout avoir. La perfection ne se rencontre pas, elle est toujours brisée par quelque endroit, et, pour en souder les débris épars, il faut que deux êtres se rapprochent par des convenances intimes et réciproques. — L'âme tronquée cherche son « âme sœur » qui a reçu tout ce qui lui a été retiré et l'attend pour le lui rendre. Alors l'amour les unit et les deux âmes puisent ensemble la plénitude du bonheur dans la plénitude de la beauté. — L'amour idéal serait en effet la recherche de l'harmonie, et de cette harmonie jaillirait le bonheur. — Deux êtres se conviennent, c'est-à-dire se complètent et atteignent l'un par l'autre la perfection. Ils sont forcément heureux, car on est heureux, c'est-à-dire

absolument à l'aise quand on se sent dans l'ordre, dans la beauté, dans l'harmonie !

En réalité nous sommes tous infirmes, misérables et nos unions consistent à multiplier par deux les infirmités et les misères qui forment la dot de ceux qui s'aiment. Voilà qui nous ramène à Riquet à la houppe, à l'amour donnant du prestige à la sottise et du prix à la laideur. Par l'amour, un prince contrefait est devenu l'hôte d'un splendide festin, le héros de noces merveilleuses. Par l'amour nous avons reçu au berceau les dons d'une fée soucieuse de corriger la nature, de réparer ses maladresses, de conjurer ses malices. Par l'amour, nous avons le privilège d'être fascinés par de tristes aspects, d'être ravis par des paroles stupides, d'aller nous asseoir au banquet préparé pour les princes et pour les princesses qui se nourrissent des illusions du cœur et boivent des philtres.

. . . . . .

Ce sol, ébranlé par de joyeux préparatifs, ne va-t-il pas s'effondrer ? — Ne percevrons-nous jamais plus distinctement ces rumeurs souter-

raines ? — Voici les fourneaux en fusion. Mais où la table est-elle dressée ? Où se dirige ce long cortège porteur de mets de toutes sortes ? Faut-il le suivre ?... Faut-il aimer ? — Oui, car l'amour transfigure tout ce qu'il contemple. Sous ses prestiges, des impressions nouvelles se dégagent, des sensations inconnues se révèlent ; les facultés engourdies se développent, et les forces opprimées par l'indifférence prennent leur essor... Il aiguise les vivacités de l'esprit et il exalte les splendeurs des contours. Et quand il secoue le monde sur ses bases, c'est pour en extraire des richesses que la surface ne possède pas !

* * *

Mais la transfiguration s'opère encore mieux sous la compassion que sous la préférence. L'être le plus cher est celui dont les malheurs ont attendri davantage. La vie n'est jamais mauvaise quand elle est vouée à la bonté, et le bonheur qu'on cherche à donner aux autres peut devenir une source de félicité personnelle.

Au-dessus de l'illusoire amour qui unirait la

richesse, l'esprit et la beauté, il y a un amour qui est composé de misère et de pitié ; un amour qui habite des régions sereines et ineffables où le cœur plane avant de se pencher vers ceux qui gémissent à terre... Voilà l'histoire de « la Belle » et de « la Bête. » Elle commente aussi une profonde parole du Père Lacordaire : « Il n'y a rien de plus rare que les monstres, » et elle développe par anticipation l'idée d'où naquit Parsifal, « le sachant par compassion. »

« La Belle » veut une rose ; désir modeste, fantaisie raisonnable, qui en un moment va changer la face de son existence, — la destinée tient à un fil invisible. Un geste distrait le frôle, il se casse, notre vie tombe et se déroule.

Une fleur nous tente. Elle est fraîche et elle embaume. Notre main va la cueillir. Cependant, une bête furieuse s'élance.

Personnifie-t-elle les instincts inférieurs qui sa déchaînent, se vengeant de la suavité de nos imaginations ? Indique-t-elle le dédoublement qui, à certaines heures, nous torture ; la lutte

ironique qui se livre entre nos sentiments et les moyens contradictoires que nous avons de les exprimer? — L'âme est humiliée, décontenancée, de ne pouvoir se révéler au travers de telles apparences, et plus les sentiments sont élevés, plus la mélancolie devient profonde. Plus est vive la passion de beauté qui nous tourmente et plus l'embarras s'accroît, plus est poignante la sensation que nous sommes, nous-mêmes, en nos formes défectueuses, l'insurmontable obstacle à l'idéal que nous poursuivous.

« La Bête, » qui menaçait tout d'abord, est devenue timide dès que l'idée du beau lui est apparue. Elle veut la fixer, la retenir. Chaque jour ses instances deviennent plus pressantes, ses appels plus suppliants.

Maintenant, elle est terrassée, se couche sans forces et bientôt sans vie, car elle désespère de s'unir à l'objet de son attrait. Elle agonise lorsque la Beauté, qu'elle a invoquée, reparaît enfin, vient resplendir de nouveau à son regard qui ne veut plus se tourner que vers elle et se fermer pour ce qui n'est pas elle. L'i-

déal se penche vers l'humanité nostalgique et bestiale pour la régénérer, la transformer, la faire renaître à une existence plus haute.

* * *

Il a « la barbe bleue » et il épouvante, puis il invite au plaisir et l'on trouve « qu'il n'a plus la barbe si bleue. » — Ainsi va la vie. — Cela dure un temps. On court de fête en fête, on se rassure. Puis, on se lasse. L'imagination comblée se fatigue. Une curiosité malsaine la stimule seule à présent... On a devant soi une porte close et entre les mains une clef dont on ne doit pas se servir. Cette porte est dans un endroit retiré de la maison. Cette clef est « la plus petite de toutes. » — Ouvre-t-elle notre cœur, notre âme, l'endroit intime et reculé de nous-même où git notre premier désir, notre première ambition, la chose qui, pour la première fois, nous rendit avide et songeur? — La clef tourne, la porte cède et nous laisse voir des cadavres suspendus : cheveux flottants, robes traînantes, fantômes des désirs insatiables et des curiosités défendues qui ont précédé les nôtres ; spectres étranglés par la soie

qu'ils voulaient arracher à l'écheveau mystérieux de la destinée !

On ferme les yeux, on veut oublier, mais entre les mains tremblantes, il reste une clef ensanglantée, une clef dont rien ne peut effacer les taches. — Le temps et les soins passent en vain sur nos blessures. Une plaie étanchée, il s'ouvre une autre plaie ; lorsqu'on a commencé à souffrir, on souffre encore. — Barbe Bleue revient, la vie quotidienne suit son cours. Mais il semble qu'on va mourir. A peine obtient-on « un demi-quart d'heure » pour prier et pour monter « en haut de la tour. » Le temps de se repentir et d'élever son cœur, le temps d'escompter l'imprévu et d'implorer un secours.

— « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— « Rien que le soleil qui poudroie et que l'herbe qui verdoie ! » — La nature superbe et indifférente.

« Rien qu'un troupeau de moutons ! » — La foule ignorante et imbécile.

Et chaque fois, la plaintive interrogation re-

prend avec une intensité croissante ; avec une persistance faite de suprême espoir et de suprême détresse !

Apparaissent enfin les sauveurs, l'un « dragon, » l'autre « mousquetaire, » l'énergie et la vaillance.

Une épée traverse le corps de Barbe Bleue, et sa veuve hérite de ses biens. Elle en emploie une partie à « acheter une charge de capitaine » pour ceux qui l'ont délivrée, — à fortifier le courage qui lui est venu en aide, — et le reste à se marier « à un fort honnête homme, » qui lui fait oublier le mauvais temps passé avec Barbe Bleue.

Ainsi l'on se reprend à vivre, profitant des trésors légués par la force tyrannique qui est l'expérience personnelle.

* * *

Pour parvenir jusqu'à « la Belle au bois dormant, » écartons les broussailles, contournons les arbres séculaires, hâtons-nous pour la voir se dresser toute fraîche, toute radieuse, l'étonnement aux yeux, le sourire aux lèvres. Empressons-nous autour de la princesse qui

fut douée entre toutes et que nous surnommerons l'illusion humaine !

Illusion humaine ! En vain une fée « qui n'avait pas été conviée, » en vain la réalité revêche se venge de votre indifférence. En vain, le fuseau de la vieille sourde qui est la fatalité vous pique, vous blesse ; en vain son doigt vous touche, vous paralyse, vous fait croire pour un temps que la vie est dans l'oubli !

Illusion humaine ! Ni la réalité ni la fatalité ne vous atteindront dans vos sources vives, vous ne pouvez ni mourir ni vieillir. Au bout d'un siècle, les modes auront changé, mais vous aurez encore vingt ans et avec vous se réveilleront les serviteurs, les écuyers et les dames qui ont embrassé votre sort.

Illusion humaine ! Au milieu de toutes les vicissitudes, vous demeurez, et Perrault, en participant à vos rêves, s'est associé à votre jeunesse.

A chaque génération, on le voit renaître et s'en aller de l'oreille de la petite-fille qui écoute aux lèvres de la grand'mère qu'elle sera un jour.

Les lèvres fraîches se décolorent, les éclats

de joie se taisent en de pâles sourires, mais *Les fées*, *Le petit Poucet*, *Le petit Chaperon rouge*, *Cendrillon*, *Peau d'âne*, *Le Chat botté*, *Riquet à la houppe*, *La Belle et la Bête*, *Barbe Bleue*, *La Belle au bois dormant*, survivront à ceux qui meurent, reparaîtront avec ceux qui naissent.

Leur manière de dire n'y est pas étrangère, elle est de celles qui ne passent pas. Le style de Perrault est simple, naturel, avec un fond de bonhomie, une pointe de malice, un goût parfait, une grâce charmante ; avec un « tour gaulois » qui met la France dans ce recueil comme l'Orient fut mis dans les Mille et une nuits.

Perrault n'a pas le style des « grands auteurs, » mais il a le style du « grand siècle. » Dans un tempérament moyen, il jouit d'une parfaite santé, du calme et de l'aisance qui en résultent, de la douce et franche gaieté qui en est l'apanage, — sans omettre le langage « biblique » : crudité, hardiesse, qu'osent volontiers les gens sains et bien portants et ne pensant guère à mal.

*
* *

Resterait une question épineuse si on ne la renvoyait à ceux qui ont contesté l'existence de Shakespeare et d'Homère. — Perrault est-il bien l'auteur des contes qu'il a signés ? — D'aucuns l'accusent de les avoir non pas inventés, mais vulgarisés. — A-t-il profité du droit de conquête ou du droit de premier occupant ? — A-t-il appris à conter sur les genoux de notre grand'mère l'Oie, ou dans les bras d'une nourrice au courant des légendes ?...

Pour nous, disons : « les contes de Perrault, » comme on dit : « le parfum de la rose. »

Et ajoutons avec Roméo :

« La rose cesserait-elle d'embaumer, cesserait-elle d'être rose, si elle perdait son nom de rose, si on cessait de l'appeler rose ?... »

TABLE DES MATIÈRES

MICHELET, *ses amours et ses haines.*

Avant-propos 1
Son horoscope 1
Son imagination 17
Son amour pour le Peuple 33
Son amour pour la Patrie 53
Son amour pour la Nature 63
Son amour pour la Femme 85
Sa haine contre la civilisation chrétienne . 111
Son style et son œuvre 133

BEAUMARCHAIS, son style et ses œuvres, son caractère et sa vie, d'après la profession de foi qu'il nous envoie par l'entremise de Figaro 147

LES CONTES DE PERRAULT. 177

BESANÇON. — IMPRIMERIE JACQUIN.

LIBRAIRIE des SAINTS-PERES, 83, rue des Sts-Pères, PARIS

Essais sur les Principes fondamentaux des gouvernements *(La Contre-Révolution)*, par PIERRE FÉLIX, auteur de la *Profession de foi du vicaire auvergnat.* Un fort volume in-8, *franco* . . . . . **7 fr. 50**

Dans la préface du troisième volume de son célèbre ouvrage, *Politiques et Moralistes*, M. Émile FAGUET souhaite qu'on « déshabitue la nation, s'il est possible, de la chimère de l'égalité absolue, de tous nos maux secrets celui qui est le moins secret et en même temps le plus profond, qui nous ronge jusqu'aux œuvres vives. Tout peuple qui chérira cette maladie, dit-il, en périra à très bref délai, et il est même bon qu'il en périsse. » Il voudrait aussi qu'on « se posât toujours, en même temps, le problème moral et le problème politique, en s'efforçant sans cesse d'éclairer l'un aux lumières de l'autre, » et enfin que « tout en donnant des conseils à la démocratie, on se donnât surtout pour mission d'instruire de ses devoirs et de ses intérêts, l'aristocratie. » Le problème moral, M. Pierre FÉLIX se l'est posé et pense l'avoir résolu, dans sa *Profession de foi du vicaire auvergnat.* Le problème à la fois moral et politique, il le pose aujourd'hui dans son ouvrage sur la **Contre-Révolution**.

Il importe de faire comprendre à tous les gens intelligents, quelles que soient leurs illusions souvent généreuses, ou leurs passions, que la démocratie, absurde en principe et impossible en fait, est scientifiquement irréalisable, qu'elle n'a d'ailleurs jamais existé et existe moins que jamais, qu'elle n'est qu'un mot et une équivoque, équivoque dangereuse dont la France, à la longue, pourrait bien finir par mourir. Démophilie, soit, et toute âme généreuse et élevée, aimant naturellement le peuple, est démophile; ne sont démocrates que ceux qui n'ont jamais réfléchi à la signification du mot, et c'est là l'immense majorité, ou les ignorants, lesquels forment aussi une majorité imposante, ou, enfin, les politiciens, qui ont intérêt à affecter de l'être.

Ce que femme peut, par le comte Emmanuel de Rougé. Un volume in-18 jésus. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Petit chef-d'œuvre d'ironie fine, d'élégance, et malheureusement, — il faut bien le dire, — de vérité, Le livre roule tout entier sur un contraste, parfaitement saisi et dépeint de pittoresque façon, entre l'énergie vivace chez un grand nombre de femmes et la lâcheté, l'indifférence latente dans un trop grand nombre de cœurs d'hommes, indifférence et lâcheté pour l'action, indolence devant les malheurs actuels de la France, nonchalance regrettable et coupable devant les tristesses de l'heure présente.

Ce livre est certainement destiné à frapper l'attention du monde intellectuel et de la bonne société. — Le nom de famille de l'auteur, bien connu dans l'aristocratie, vient, dernièrement encore, d'éveiller les échos de tous les journaux par son alliance avec l'illustre famille des La Rochefoucauld.

Nous assistons donc à ce spectacle intéressant d'un membre de la haute société avouant, dans un style d'Académie très pur et d'une inflexion charmante, quelques travers inhérents à cette classe et communs, d'ailleurs, à un grand nombre de représentants masculins de la bourgeoisie elle-même.

Une page d'histoire politique : *Le Ralliement*, par Léon de Cheyssac. Un volume in-18 jésus. Prix, **3 fr.**

L'heure est venue de présenter au public l'histoire du ralliement à la République. C'est ce qu'a fait M. Léon de Cheyssac. Sans sortir de l'impartialité qui s'impose à l'historien, il a voulu tirer les leçons qui ressortent des événements.

L'auteur de ce livre est très au courant des choses de l'Église. Il a suivi avec une attention scrupuleuse ce qui s'est passé à Rome et à Paris. On sent à chacune de ses pages son ardent amour de l'Église et de la France, et son désir non moins ardent d'éclairer ceux qui travaillent à ramener le pays dans la voie que la Providence lui a tracée.

Le vote de la loi sur la séparation de l'Église et de l'État donne à son œuvre une grande actualité. On ne saurait trouver un livre qui puisse être plus utilement propagé. Prêtres et laïques instruits le liront avec profit; à tous il donnera l'impression consolante et fortifiante d'un livre vrai.

NOUVELLE COLLECTION

Publiée avec le concours
d'un Comité d'écrivains catholiques et sous le
patronage de plusieurs membres
de l'Académie française

LES GRANDS HOMMES DE L'ÉGLISE

AU XIX^E SIÈCLE

Chaque ouvrage formant un élégant volume in-12, orné d'un portrait

Broché, **2** fr. (*franco*, **2** fr. **40**).
Relié, **3** fr. (*franco*, **3** fr. **50**).

Dernières Nouveautés :

Mgr Freppel, par André Pavie; préface de René Bazin, de l'Académie française. Avec un portrait.

Mgr de Ségur, par J. de Moussac; préface du marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française.

Le P. Ventura, par A. Rastoul, archiviste paléographe,

ONT DÉJA PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

Lacordaire, par Gabriel Ledos, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale; préface du R. P. Ollivier. (*3^e édition.*)

J.-H. Newman. *Essai de psychologie religieuse*, par Georges GRAPPE; préface de Paul BOURGET, de l'Académie française. (2e *édition.*)

Le Cardinal Pie, *sa vie, son action religieuse et sociale*, par Dom BESSE, bénédictin. (2e *édition.*)

Frédéric Ozanam, par Bernard FAULQUIER, ancien élève de l'École des chartes; préface du R. P. Alfred BAUDRILLART, de l'Oratoire. (3e *édition.*)

Mgr Dupanloup, par Michel SALOMON; préface du comte DE LACOMBE. (2e *édition.*)

Lamoricière, par M. Eug. FLORNOY; préface du comte Albert DE MUN, de l'Académie française. (3e *édition.*)

Ketteler. *Un évêque social*, par M. Jean LIONNET; préface de Mgr TOUCHET. *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

Le Cardinal Lavigerie, par le vicomte DE COLLEVILLE, camérier secret de LL. SS. Léon XIII et Pie X.

Le Cardinal Manning, par M. Victor DE MAROLLES, président de l'Association des Publicistes chrétiens; préface de M. Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie française.

EN PRÉPARATION :

Le P. de Ravignan
Le P. Faber
Louis Veuillot
Dom Guéranger
Le P. Félix
Montalembert
Windthorst
Le Card. Haynald
Mgr Mermillod
Mgr Gay
Léon XIII